

IL ÉTAIT UNE FOIS...

etame 2/3/44 .68

*Il était
une fois...*



FADETTE

ILLUSTRATIONS DE SUZANNE MORIN.

LES MEMOIRES D'UNE PETITE FILLE

I

Depuis que j'ai lu les Mémoires d'un Ane, les Mémoires d'un Caniche et même les Mémoires d'une Poule, je me demande pourquoi une petite fille, qui sait écrire et qui ne peut pas jouer, n'écrirait pas aussi facilement son histoire que Cadichon ou Bigarrette? A force d'y penser, je ne pouvais plus penser à autre chose et, ayant obtenu de grand'maman ce beau cahier bleu, je vais commencer, aujourd'hui, mes mémoires.

Seulement, voici une première difficulté; je ne me souviens pas de mon commencement et j'ai vainement questionné la vieille Nanette, et même, grand'mère: elles ne disent pas la même chose! Nanette prétend que les sauvages m'ont laissée sur le perron

où l'on m'a trouvée à moitié gelée! Grand'maman m'a répondu que les anges m'avaient apportée.

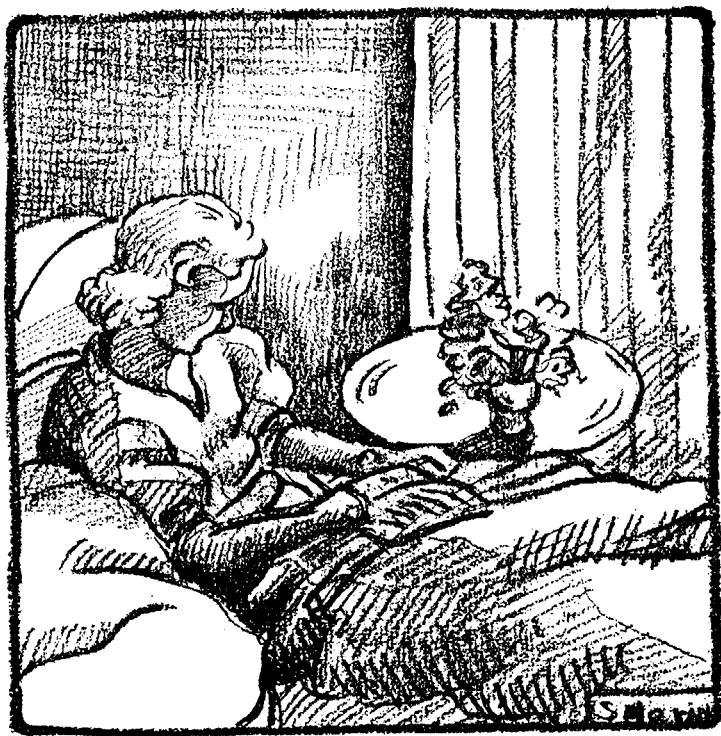
Je me suis fâchée et j'ai dit à Nanette que des Mémoires sans commencement ne vaudraient pas mieux qu'une poupée sans tête. Cela ne lui a fait aucune impression: elle a ri!

Toutes les petites filles que je connais ont un papa et une maman, des frères et des sœurs. Moi je n'ai un papa et une maman qu'en images. Ils sont dans ma chambre, suspendus dans ma chapelle, entre la Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus, juste comme ils sont au ciel, j'imagine?

Je ne me souviens pas d'eux et cela me fait beaucoup de chagrin, car je ne puis les voir dans mon cœur quand je pense à eux.

Je suis pourtant bien heureuse chez mes grands-parents. Mon grand-père me gâte beaucoup, prétend grand'maman. — Ne seras-tu donc jamais raisonnable, mon pauvre Emile! soupire-t-elle souvent.

J'ai fini par comprendre que cette phrase, si souvent entendue, est un blâme pour ses faiblesses pour moi. Lui, répond invariablement:



Je viens de fermer les yeux
pour essayer de voir très loin
quand j'étais petite.

— Laisse donc! Laisse donc! La pauvre chérie n'a déjà pas une vie si agréable!

Car je ne vous ai pas dit encore le principal et le pire! C'est que je suis malade et que je suis infirme. Mes jambes ne peuvent me porter, je ne me lève pas, le matin, comme les autres enfants: on me porte de mon lit à ma chaise roulante, j'y passe toute la journée, dans la grande pièce où le soleil entre le matin d'un côté et l'après-midi, de l'autre. Le soir on me rapporte dans mon lit et je suis toujours bien fatiguée!

Je me demande pourquoi le bon Dieu ne m'a pas fait des jambes solides; ce n'est certainement pas pour me punir, car lorsqu'il créa mes jambes, j'étais si petite que je n'avais pas encore pu être méchante!

Nanette dit: — C'est une *épreuve*, mamzelle Suzanne, et c'est parce que le bon Dieu vous aime qu'il vous fait ça!

Ne voilà-t-il pas une explication bien singulière? Parce qu'Il m'aime qu'Il me traite plus mal que les autres enfants?

J'y pense beaucoup et souvent, à ces pauvres jambes qui sont une *épreuve*, et il y a des jours où je

n'aime pas à dire mes prières: c'est comme si je boudais le bon Dieu.

Nanette, vous l'avez deviné, c'est ma bonne; elle a beaucoup trop de peau, c'est ce qui la fait toute plissée; elle a des yeux noirs et pointus, elle gronde pour rien, mais elle est très bonne et ses gronderies ne me font jamais peur parce que je l'aime et qu'elle m'aime.

D'ailleurs, j'aime tout le monde! Grand'maman, grand-papa, Nanette qui a soin de moi, Julie qui fait la cuisine, François, le cocher, j'aime le cheval Flic et le chien Mars, et aussi les deux chats de Julie. J'aime la maison et il me semble que les fauteuils, les tables, les miroirs, les horloges, les tapis sont des amis et qu'ils veillent sur moi.

Je viens de fermer les yeux, pour essayer de voir loin, loin, quand j'étais toute petite.

J'avais un petit lit blanc avec une clôture autour. Le matin, Nanette me plongeait dans la baignoire en me tenant dans ses bras. Grand'maman, tout près, tenait une couverture étendue, Nanette m'y roulait et me rapportait dans ma chambre, et puis ma toilette

faite, mes cheveux bien roulés en boucles, elle m'apportait dans le petit salon où le soleil, les fleurs, des poissons rouges, une cage d'oiseaux me faisaient rire et crier de joie quand je les retrouvais le matin!

Je n'ai jamais fait autre chose que d'être portée d'une pièce à l'autre, ou au jardin, l'été. C'est peut-être dans ma chaise roulante que l'ange m'a déposée à mon arrivée?

J'aimais beaucoup les poupées et j'en avais de toutes sortes. Un jour, grand-papa m'en apporta une très belle, habillée de tulle rose: elle avait de longs cils, ses yeux s'ouvraient et se fermaient. Je l'embrassai d'abord, et brusquement, je voulus la mettre debout sans la tenir: elle tomba et je fondis en larmes.

— Ses jambes sont comme les miennes! C'est une infirme, je ne veux plus la voir!

Ce mot *infirmes* m'avait frappée, la veille, où, pour la première fois j'en avais compris le sens, et ce fut ce jour-là que j'eus de la peine de ne pas être faite comme les autres petites filles; je n'y avais jamais pensé avant.

Je vois encore mon grand-Père s'en aller, la poupée

rose dans les bras, et avec une figure si triste que j'eus dans mon cœur ce malaise, que depuis, j'ai toujours quand je suis vilaine et que je fais du chagrin aux autres. Il paraît que ce malaise s'appelle le *remords*. C'est un mot bien laid pour désigner un état bien désagréable!



II

Peu de jours après ce que je viens de raconter, grand-papa entra tout joyeux dans le petit salon: — Devine ce que je t'apporte? Et sans attendre ma réponse, il déposa sur mes genoux un petit chien blanc que je me mis à aimer tout de suite, et tant, tant, que je ne puis vous le faire comprendre, O petites filles qui courez, qui cueillez des fleurs, qui jouez ensemble!

Mami remplaça pour moi tout cela! On me permit de le garder toute la journée, et quand grand-papa l'amenait se promener, il subissait, à son retour, un interrogatoire sérieux sur les impressions de Mami, ses frayeurs, sa conduite, les dangers qu'il avait courus, et grand-papa devait très bien comprendre les chiens, car il me racontait, en détail, tout ce que Mami avait pensé.

Quand mon chien, en vieillissant, se mit à vagabonder, à aboyer à tout propos, à attaquer les autres chiens, j'eus de grandes inquiétudes que comprendront toutes les mamans, mais, avec le temps, elles se calmèrent, car Mami revenait toujours joyeux et fringant: il me donnait l'impression de se moquer de tous les dangers.

Il n'a pas, d'ailleurs, vilain caractère, et quand je suis au jardin et que le bon gros Mars me lèche les mains et pose sur mes genoux sa belle tête fine aux yeux pleins de pitié douce, Mami boude un peu mais il ne se fâche pas.



III

J'avais sept ans quand grand'maman me donna Mademoiselle pour m'enseigner beaucoup de choses. Depuis ce temps, elle vient tous les matins; je commençai par la trouver vieille et laide et j'aime beaucoup les jolies personnes, puis j'oubliai bientôt sa figure, car elle a la voix douce, elle est patiente et bonne et... *elle me comprend.*

Voilà qui vous étonne peut-être, mais même quand on est une petite fille, on sent bien qu'il y a des personnes qui vous comprennent jusqu'au fond; elles savent ce que vous pensez sans que vous le leur disiez.

C'est très commode, car il y a des choses difficiles à débrouiller toute seule, et encore plus difficiles à dire.

Je savais déjà lire à l'arrivée de Mademoiselle,

mais je trouvais très difficile d'apprendre à écrire à demi couchée, je me fatiguais très vite et alors je m'impatientais et il fallait cesser les exercices.

La première année, je n'apprenais, par cœur, que le catéchisme, Mademoiselle me racontait l'Histoire sainte et me faisait regarder la mappemonde en m'expliquant la division du monde, le nom des différentes étendues d'eau; elle me racontait les commencements du Canada et moi j'adore les commencements quoique je ne connaisse pas le mien!

Le lendemain, Mademoiselle me questionnait et si je savais bien les histoires de la veille, elle m'en disait de nouvelles. C'était amusant et j'étais généralement très attentive. Je me souviens, tout de même, de jours où je ne comprenais rien, et sans savoir pourquoi, j'avais de gros chagrins.

Mademoiselle apprit à connaître ces mauvais jours presque en arrivant près de moi.

Alors, bien doucement, elle me questionnait, elle me disait: «Quand on est très bonne, ma petite Suzanne, on est joyeuse, cherchons ensemble si vous avez fait du chagrin à quelqu'un?» Et miracle! nous

découvriens ensemble, même quand je croyais avoir à me plaindre de quelqu'un, que c'était moi qui avais tort!

C'est avec Mademoiselle que j'ai appris que dans notre âme, il y a des qualités qui nous font bonnes et des défauts qui nous rendent méchantes; qu'on doit les connaître, et pour cela, *les regarder agir*. Avec elle je regardais ce qui se passait dans cette âme extraordinaire: «C'est tout un monde!» me disait Mademoiselle.

Ça n'a pas pris beaucoup de temps pour découvrir qu'un de mes défauts, appelé l'orgueil, se mêlait à tout et gâtait beaucoup mes petites affaires.

Il me poussait à être raide et exigeante avec les domestiques que je croyais mis au monde pour me servir, et c'est à cause du même orgueil que je ne pouvais endurer les remontrances, pourtant si douces, de grand'maman, sans me fâcher et pleurer, pas de repentir mais de colère et de dépit.

Je m'écriais: «Tu me grondes toujours! Personne ne m'aime». Oh! les horribles mensonges; j'en rougis encore en les écrivant!

J'appris donc avec Mademoiselle à visiter mon cœur. Quand nous le trouvions clair, souriant, tous les défauts le nez au mur, et les qualités, actives et prêtes à servir au premier signe, nous étions aussi heureuses l'une que l'autre. Mais, hélas! quand il faisait gris dans ce cœur, que les défauts s'y agitaient en créant du désordre, j'avais de mauvais moments avant d'avoir remis chacun à sa place.

IV

Un jour, nous eûmes la visite d'une dame qui amenait sa petite fille pour me voir. Elle s'appelait Aline. Elle était jolie, sa robe était de velours bleu avec un grand col de dentelle.

On nous laissa ensemble et j'étais intimidée parce que je ne savais quoi lui dire.

— Elle est bien jolie votre robe... fis-je, en lisant doucement le velours.

Elle se recula.

— Oh! j'en ai d'autres plus belles encore! Mon papa est riche et il me donne tout ce que je lui demande.

Elle regarda attentivement toute la pièce.

— Ton grand-père doit être riche aussi? C'est joli ici, et le salon en bas est bien beau.

Je ne répondis pas.

— Est-il riche? répéta-t-elle, impatientée.

— Je ne sais pas... je ne connais pas ça, être riche.

— C'est avoir beaucoup d'argent!

— Oh! alors, mes grands-parents ne sont pas riches; je ne vois jamais leur argent et jamais ils n'en parlent.

Elle haussa les épaules dédaigneusement:

— Ce n'est pas drôle, alors, d'être pauvre et d'être infirme... Tu ne marcheras jamais?

— Je ne sais pas!... et je me retenais de toutes mes forces pour ne pas pleurer.

Grand'maman et la dame entrèrent à ce moment chercher la petite fille.

Quand grand'maman remonta, elle me vit encore toute chagrine, et à ses tendres questions, je répondis que «ce n'était pas drôle d'être infirme et pauvre!»

Toute surprise d'abord, elle éclata de rire ensuite, et je dus lui expliquer d'où venait cette belle phrase.

Elle me dit que la petite fille était vaniteuse et sotté. Que sans avoir une grande fortune, nous n'étions

pas pauvres et qu'il fallait toujours espérer guérir et le demander au bon Dieu en toute confiance.

En parlant, elle passait ses doigts blancs et frais sur mon front, et je m'endormis et rêvai que nous avions des sacs et des sacs d'argent, et que grand-papa me faisait poser deux jambes toutes neuves, solides, et qui couraient!



IV

Je devais faire ma première communion dans la semaine de Pâques, je m'y préparais depuis plusieurs mois. Mademoiselle passait la matinée entière avec moi: j'aurais voulu qu'elle fût là, toujours! Quand je la sentais près, j'étais meilleure car je n'oubliais pas d'être bonne.

Je demandai un jour à grand'maman de la garder avec nous tout à fait, mais elle me répondit que la mère de Mademoiselle, malade et très âgée, avait besoin de sa fille pour la soigner.

Je compris alors que Mademoiselle me faisait étudier toute la matinée, et qu'ensuite elle soignait sa maman. Elle ne s'amusait donc jamais? je me rendis compte ainsi qu'elle passait sa vie à s'occuper des autres et je la trouvai plus bonne que jamais!

On parlait un jour de ma première communion

et grand'maman dit en riant: «Notre petite Suzanne est une grande personne, elle fera ses Pâques, cette année».

Je me fis expliquer ces mots et je conclus: «Alors toi et grand-papa, vous êtes obligés de faire vos Pâques?»

Grand'maman inclina la tête et grand-papa s'en alla.

Je me préparais à ma communion de mon mieux et je ne disais à personne mon grand espoir: j'aurais Jésus dans mon cœur, Il était bon, Il m'aimait et Il était tout puissant... sûrement Il ne résisterait pas à mes supplications, et Il me guérirait!

Le matin je me disais: c'est impossible! mais le soir, après l'avoir espéré toute la journée, je m'endormais en me voyant marcher dans l'herbe, cueillant des fleurs à brassées.

Le père Curé venait maintenant très souvent. Il m'avait confessée une première fois et j'avais trouvé cela bien facile! Il savait d'avance tous mes péchés: «As-tu fait ceci, ou cela?» demandait-il. Je pense qu'il se souvenait d'avoir été petit et il devait beaucoup me ressembler.

V

La veille de ma communion le Père vint encore me confesser. Il me fit une petite croix sur le front avant de partir et il s'annonça pour sept heures le lendemain matin.

Alors, je dis à mes grands-parents: «Je veux faire mes Pâques avec vous demain!»

— Ah! mais! objecta grand-papa, les personnes en santé doivent communier à l'église.

— Oui, assure grand'maman, on ne communie à la maison que lorsqu'on est incapable de se rendre à l'église, et ce n'est pas le cas pour ton grand-père et pour moi.

— A qui faut-il demander la permission? fis-je, entêtée.

— A Monseigneur, répond vivement grand-papa, et il est à Rome.

— Mais l'autre Monseigneur doit donner aussi des permissions. Je le connais, il est déjà venu nous voir, n'est-ce pas, grand'maman? Viens près de moi, toi, et passant mon bras autour du cou de grand-papa :

— Va, toi, petit grand-papa, va demander la permission à Monseigneur second! Dis-lui que ta petite fille veut communier avec vous deux près d'elle, comme les petites filles pas infirmes, dans l'église, avec leurs parents! Dis-lui qu'il faut permettre, et que je l'aimerai bien!

Grand-père hésitait, il me regardait avec un air singulier et sans répondre.

— O grand-papa! Ne me fais pas de chagrin, je n'ai que toi et grand'maman, et il faut que nous recevions ensemble le bon Jésus!

— J'y vais! dit grand-papa résolument. Il était sur le seuil de la porte lorsque je lui dis: S'il commence par dire non, tourmente-le! Mets tes bras autour de son cou... Embrasse-le!

Grand-papa partit en riant aux éclats.

— Et toi, grand'maman, commence à préparer

l'autel avec beaucoup de fleurs et il y aura des lumières ...mais... Tu pleures? Pourquoi pleures-tu?

— C'est de joie que je pleure, ma chérie!

Et en s'en allant, je l'entendais répéter à mi-voix: «Quarante ans; quarante ans! Merci, mon Dieu!»

Je n'ai pas osé la questionner: je pense qu'elle parlait au bon Dieu et c'est pourquoi je ne comprenais pas. Chacun a ses secrets avec Lui, j'avais bien le mien!

Le lendemain nous avons communié tous les trois et c'était bien beau! Mais le Père, grand-papa et grand'maman ne cessaient d'essuyer leurs larmes, cela faisait venir les miennes et toutes les lumières du petit autel ressemblaient à de grandes étoiles qui remuaient.

VI

Je pense que c'est l'été suivant qu'il vint un docteur que je n'avais jamais vu. Il examina mes pauvres petites jambes, puis il mit une espèce de boîte sur mon cœur : j'avais bien peur qu'il ne voulût voir dedans, et ce matin-là j'avais été un peu vilaine avec ma bonne, mais non ! Il écouta seulement.

Il parla bien longtemps dans l'autre chambre avec notre docteur qui dit toujours : — Ça va bien ! S'il ne pouvait bouger, lui qui remue tant et qui descend l'escalier en courant, il ne trouverait pas que ça va si bien !

Mademoiselle, à qui je fis part de cette réflexion, me répondit :

— Il est bien bon, ce cher docteur, et il vous soigne bien, ma petite enfant.

— Oui, mais, comme le bon Dieu, il ne peut me guérir!

— Le bon Dieu peut tout.

— Alors, Il ne veut pas! C'est bien pis!

Mademoiselle parla longtemps mais je l'entendais sans l'écouter. J'avais tant de chagrin de mon infirmité, ce jour-là, qu'il me semblait qu'elle était toute nouvelle! Et depuis ma première communion j'étais triste parce que le bon Dieu ne m'avait pas guérie quand je le lui avais tant demandé. Et Il en avait le pouvoir!

Il y avait là quelque chose que je ne comprenais pas, dont je ne parlais pas et qui me rendait bien malheureuse par moments.

J'ai toujours pensé que c'est parce qu'il y avait moins longtemps que les autres que Mademoiselle avait été une petite fille, qu'elle devinait si bien ce qui se passait en moi.

Un jour qu'elle avait essayé de m'amuser et que je restais silencieuse, elle se leva, rangea les jouets, les découpages, les cartes, elle approcha sa chaise de mon fauteuil.

— Ma petite fille, nous allons causer. Vous avez du chagrin, des pensées qu'il faut me dire, afin qu'ensemble nous les chassions, car je les devine méchantes, elles vous font du mal! Vous trouvez, chère petite, que le bon Dieu vous a mal traitée en permettant cette infirmité, et à force de penser cela, vous devenez ingrate, car vous oubliez de quelle tendresse vous êtes entourée et dans quel bien-être vous vivez. Je connais, moi, des petites filles qui ne mangent pas à leur faim; elles ont froid, dehors, parce qu'elles sont à peine vêtues, et froid à la maison, parce qu'il n'y a pas toujours du feu. Pensez plus aux bienfaits de Dieu qu'à votre épreuve. Il ne vous a pas exaucée tout de suite, mais ne vous découragez pas... insistez, priez avec confiance et amour, mais pas en vous révoltant et en bouddant le bon Dieu.

VII

Un matin, Mademoiselle arriva avec un gros paquet: c'était un jeudi et c'était congé.

— Ma petite Suzanne, nous allons travailler aujourd'hui pour habiller une petite fille de votre âge et très pauvre; son papa ne gagne pas depuis longtemps parce qu'il est bien malade. Elle ne peut aller à l'école parce qu'elle n'est ni vêtue, ni chaussée convenablement. Si elle voyait comment vous vivez ici, dans cette belle maison, aimée, gâtée et servie par tant de personnes, elle vous trouverait bien heureuse!

Je n'osai pas, devant le tableau de la misère de la petite fille et celui de mon bien-être, parler de mes pauvres jambes.

Grand'maman et Nanette vinrent s'installer dans le petit salon, avec la machine à coudre: elles me don-

naient des tâches faciles et la journée passa avec une vitesse incroyable.

Le lendemain, je rechignai à l'heure des leçons, et je dis à Mademoiselle :

— Ce serait bien plus charitable de travailler au trousseau de la petite pauvre que de faire notre classe !

— Faites attention, Suzanne, de ne pas prendre votre paresse pour de la charité.

Elle devine tout, cette Mademoiselle ; elle lit en moi comme je lis dans un livre.

J'essayai de bien m'appliquer et la matinée fut courte.

Le trousseau avança tellement, dans l'après-midi, que grand'maman annonça son intention d'aller acheter les souliers et les bas et de faire venir la petite fille le lendemain. J'avais si hâte de la connaître !

VIII

Je m'étais imaginé que cette petite pauvre serait maigre et triste: je fus bien surprise quand, après l'avoir baignée et habillée avec ses vêtements neufs, Mademoiselle l'amena près de mon fauteuil.

Elle était toute rose et blonde, avec des cheveux légers qui frisottaient, ses yeux étaient rieurs, son nez un peu retroussé, elle me plut tout de suite et après dix minutes, je riais aux éclats des amusantes choses qu'elle me disait. Elle était si vive qu'elle faisait penser à un oiseau avec sa tête qui remuait sans cesse et ses jolis yeux clairs.

— Voici deux enfants qui paraissent bien s'amuser ensemble, dit grand'maman. Nanette, voulez-vous leur préparer une dinette?

Oh! la belle journée! La première de beaucoup d'autres semblables!

Claire vint tous les jeudis et tous les dimanches. Elle me racontait ce qui se passait à l'école, elle me faisait voir ses cahiers. Elle était beaucoup plus avancée que moi: à l'encre rouge, au bas de ses devoirs, je pouvais lire: *Bien* — ou *Très bien*, et l'écriture était propre et régulière.

Je n'étais pas contente la première fois que je constatai qu'elle en savait plus long que moi et, bien au fond, en dedans, je lui en voulais.

Cela ne dura pas, car lorsque je m'avouai ce vilain sentiment de jalousie, j'en eus honte et regret. Et ce jour-là, je pris la résolution de m'appliquer davantage et de ne pas prétendre être fatiguée pour mettre mes livres de côté.

IX

Un dimanche qu'il neigeait bien fort, grand'maman qui, par extraordinaire, n'allait pas à Vêpres, nous proposa de nous raconter une histoire.

Je vais écrire comme si c'était elle qui parlait, et chaque fois qu'elle sera interrompue, ce sera par moi, et pourtant, je ne suis pas bavarde, mais j'aime tant à comprendre tout!

«Maintenant que vous étudiez l'histoire du Canada, vous savez quelles difficultés avaient les colons pour se protéger contre les Iroquois, les sauvages les plus intelligents et les plus méchants du pays, et qui, toujours, guettaient la chance de faire du mal aux Français. Toujours agités et sournois, ils multipliaient leurs incursions et les habitants de Ville-Marie...

— C'était l'ancien nom de Montréal?

— Oui. Les habitants de Ville-Marie craignaient

leurs attaques et se tenaient toujours sur leurs gardes. Quand ils allaient travailler aux champs, les hommes étaient armés...

— Mais il n'y a pas de champs à Montréal?

— Montréal n'était pas une ville comme maintenant: représentez-vous plutôt un grand village avec des champs en culture pas très loin des maisons. Les mamans, chez elles, avaient des fusils, elles empêchaient les enfants de s'éloigner, car c'était très dangereux: alors comme maintenant, il y avait des petits désobéissants qui disparaissaient, emportés, et parfois tués par les sauvages.

— Est-ce que les sauvages les mangeaient?

— Ils en étaient capables, car ils étaient cruels et friands de la chair des petits enfants.

— Je sais, moi, comment on nomme ceux qui mangent de la chair humaine: ce sont des cannibales.

— En effet, mais, ma chère petite, si tu m'interromps sans cesse, je ne pourrai vous dire l'histoire d'une aïeule qui fut enlevée par les Iroquois et qu'on appelle dans la famille, quand on en parle, «La grand'mère la sauvagesse».

Malgré les précautions prises par les colons, dans les villages et les campagnes, les sauvages préparaient si habilement leurs attaques, qu'un jour ils surprirent les habitants de La Chesnaie et en firent un grand massacre.

Une petite fille qui s'appelait Catherine et qui avait deux ans fut enlevée par un sauvage qui voulait empêcher un autre Iroquois de la tuer.

Il l'emporta très loin dans la forêt. Elle était si mignonne et si jolie qu'il s'y attacha et ne permit à personne de lui faire du mal.

Après plusieurs années, la paix fut signée entre les Français et les sauvages. Catherine fut retrouvée par des coureurs de bois, et après bien des pourparlers et des difficultés, elle fut rendue à ses parents qui la croyaient morte depuis longtemps. Ils la reconurent par des habits que le bon sauvage avait serrés précieusement.

Vous pensez s'ils étaient heureux. Mais à vivre huit ans avec les sauvages, Catherine était devenue sauvage aussi. Elle ne comprenait pas le français et ses parents ne comprenaient pas son langage. On la mit

donc chez les bonnes Sœurs qui savaient l'iroquois et ce fut bien long de lui apprendre à parler, à manger, à s'habiller comme les gens civilisés. Qu'elle eut donc de choses à apprendre, la petite Catherine!

Elle devint très gentille, elle était toujours jolie, et le père de ton arrière-grand'mère l'épousa.

On la taquinait dans la famille, on l'appelait la Sauvagesse, mais elle était charmante, gracieuse et fine et tout ce qu'il y a de moins sauvage!

— Oh! grand'maman, quelle belle histoire et elle est vraie! Merci! tu en penseras encore une autre bientôt, veux-tu?

— C'est promis: j'en *penserai* une autre.



X

Cet hiver-là, le temps passa vite. C'était agréable d'avoir Claire avec moi si souvent, je m'amusais beaucoup et je devenais meilleure. Je remarquais comme Claire était douce et polie, patiente avec moi, reconnaissante pour le moindre plaisir qu'on lui faisait et, sans le dire à personne, j'essayais de l'imiter.

Ce fut l'été suivant que la maman de Claire mourut. Elle eut tant de chagrin que je pleurais avec elle sans pouvoir m'en empêcher. On fit entrer son père dans un hospice car il était trop malade pour travailler; ses frères et ses sœurs furent placés aussi, et j'eus une grande joie quand grand'maman me dit que Claire resterait désormais avec nous comme une petite sœur.

J'avais onze ans alors, et je me demande si les petites filles qui lisent mon histoire peuvent s'imagi-

ner ce que l'on éprouve, à onze ans, quand on n'a jamais marché et que l'on se dit, à soi toute seule, en pleurant le soir dans son lit, qu'on ne sera jamais comme les autres petites filles!

Par moments j'étais vraiment malheureuse, puis cela passait, je redevais gaie et la présence de Claire chassait toutes mes pensées tristes.

D'ailleurs nous étions très occupées toutes deux! nos leçons, nos devoirs, des petits travaux de couture et de tricot. Et nous apprenions à dessiner... Il fallait également habiller nos filles! Nous en avions huit, c'est une famille, ça!

* * *

Un autre hiver vint et c'est vers ce temps que je fus très, très malade. Je n'ai gardé de ma maladie que le souvenir vague de ma chambre assombrie, de mains caressantes, de voix basses et douces, de remèdes mauvais, de sommeils remplis de rêves dont quelques-uns m'effrayaient beaucoup.

L'un d'eux, surtout: je voyais le plafond descendre, descendre, me toucher presque, et je criais et je

tremblais très fort dans les bras de grand'maman ou de Nanette: elles étaient toujours là!

Oh! le vilain plafond! je le regarde encore avec rancune, quand le soir, le sommeil tarde à venir.

Le docteur de Montréal vint encore me voir pendant ma convalescence. Je serais curieuse de savoir ce qu'il dit à mes grands-parents pour les décider à laisser leur maison! A ma connaissance ils ne s'étaient jamais absentés et voilà qu'ils parlaient de fermer la grande maison et d'aller passer, avec Claire, les bonnes et moi, quatre mois au bord de la mer!



XI

Je ne sais comment vous faire comprendre comme nous fûmes heureuses, Claire et moi, dans cette drôle de maison où il manquait tant de choses!

D'un côté la mer s'étendait aussi loin qu'on pouvait voir, de l'autre de hautes montagnes s'élevaient comme des murailles vertes.

On me roulait jusqu'à la grève dans ma chaise: j'y passais des journées, je rentrais pour les repas et je mangeais comme un loup.

On remplissait la baignoire d'eau de mer tiédie pour mon bain quotidien et j'étais toujours gaie et de bonne humeur.

Ah! le bon été! je regardais les beaux goélands glisser dans le ciel et je les enviais! Si au moins j'avais des ailes! Claire et moi prétendions être des oiseaux de mer qui arrivent au printemps, logent dans les creux

de rochers, se visitent, dansent au-dessus des roches, plongent dans la mer, se bercent sur les vagues et s'envolent à l'automne vers les pays où il n'y a pas d'hiver. Comme nous en avons inventé des histoires en regardant les vagues qui se poursuivaient et venaient s'abattre sur la plage!

Et quand les barques arrivaient, les pêcheurs venaient me parler; ils m'apportaient des étoiles de mer, des plantes de corail, de beaux coquillages. Ils étaient si gentils, et les chercheurs d'agates m'en donnaient de très belles.

L'été passa trop vite! Ce fut le retour dans notre maison! J'étais aussi contente d'arriver que j'avais été enchantée de partir.

Un jour, peu après notre arrivée, on me coucha dans l'ambulance pour m'amener dans un grand hôpital de Montréal.

Après une opération dont je n'eus pas connaissance, j'y restai plusieurs semaines. C'était bien ennuyeux d'abord, mais quand le docteur m'eut dit que bientôt je marcherais, je ne trouvai rien d'ennuyeux à l'hôpital.

On était si bon pour moi ! Les religieuses, les docteurs, les gardes paraissaient m'admirer parce que l'opération était un grand succès, disaient-ils.

N'oubliez pas, cependant, que la guérison est rapide !

J'ai dû apprendre à me tenir debout en équilibre : je regardais ceux qui marchaient sans y penser et comment ils posaient leurs pieds... vraiment, ce fut très difficile !

Puis, commencer à marcher en m'accrochant à tout... c'était si fatigant qu'il me prenait des envies de me jeter à terre en pleurant...

Mais voilà que cela va mieux, tous les jours je constate un progrès, mes jambes sont plus solides, j'ai moins peur et mes exercices me fatiguent moins.

Je reviendrai bientôt à la maison, j'ai si hâte, si hâte ! j'y finirai mes mémoires car j'aurai bientôt trop à faire pour écrire comme je le fais depuis deux mois.

* * *

J'ouvre mon cahier pour ajouter quelques mots. Je suis assise devant une table, j'ai fini d'écrire sur mes

genoux, parce que je suis guérie; dans quelques semaines je pourrai même courir!

Le bon docteur est si heureux et mes grands-parents encore plus! Quelquefois, en me regardant, ils sourient et leurs yeux sont pleins de larmes, mais ce sont des larmes de joie... Je comprends cela: j'ai pleuré aussi quand on m'a assuré, la première fois, que je marcherais.

Je demande souvent pardon au bon Dieu d'avoir douté tantôt de sa puissance, tantôt de sa bonté.

Mais Il sait que c'est parce que je ne comprenais pas encore qu'Il exauce nos prières au moment qu'Il choisit Lui-même. C'est son droit puisqu'Il est le Maître.

Avant de mettre le dernier mot à ces mémoires d'une petite fille, je voudrais dire aux enfants de mon âge qu'ils n'apprécient pas assez le grand bonheur de n'être ni sourds, ni muets, ni aveugles et d'avoir l'usage de leurs bras et de leurs jambes.

Moi je ne cesse de remercier le bon Dieu d'avoir permis qu'on me raccommoât les miennes.

LE BERGER DES LOUPS

LÉGENDE GASPÉSIENNE

LE BERGER DES LOUPS

LÉGENDE GASPÉSIENNE

J'espère, mes chers enfants, que vous visiterez un jour la Gaspésie, ce berceau du Canada où aborda d'abord Jacques Cartier, et où des colons s'installèrent dès le début de la colonie: partout, on y retrouve leur souvenir.

Percé est, je crois, l'endroit le plus pittoresque de la Gaspésie qui est toute belle. On y voit l'étrange Rocher percé qui a donné son nom au village: il s'élève majestueux et magnifique au milieu de l'écume des vagues.

Les hautes falaises à pic sont étrangement découpées et les montagnes, blanches, roses, jaunes, sont couvertes d'arbres de toutes les nuances de vert.

Sur la plage, les cailloux sont si polis, de nuances

si délicates et si variées, que vous avez l'impression de fouler au pied des pierres précieuses: c'est un peu vrai, d'ailleurs, et les chercheurs d'agates sont très fiers de leurs trouvailles. Les couchers de soleil sont splendides, suivis de crépuscules mauves et de nuits inoubliables, éclairées tantôt par des aurores boréales merveilleuses, tantôt par une mer phosphorescente qui, à perte de vue, roule ses vagues lumineuses.

Ce qui vous intéresserait surtout, c'est la vie de la plage. L'arrivée des pêcheurs dans les barques remplies jusqu'aux bords de poissons qui brillent au soleil comme des poissons d'argent. Des centaines de goélands les attendent, vont au devant d'eux, tournoient au-dessus des barques, ou, plus affamés et plus hardis, se tassent sur le sable pour se jeter sur les têtes et les entrailles des gros poissons qui sont ouverts dès que les bateaux sont tirés sur la grève.

Et vous connaîtriez les pêcheurs, polis et causeurs, qui racontent tant d'histoires du pays!

Il faut vous dire, qu'à les entendre, les montagnes sauvages dominant le village logent encore, dans leurs profondeurs, des sorciers, des lumières mystérieuses,

des fantômes qui, de temps à autres, se manifestent à ceux qui les traversent.

Le vieux père Simon, qui a renoncé à la pêche parce qu'il est trop âgé, nous a raconté tant d'histoires captivantes qu'on en ferait un volume.

Il a le ton goguenard, des yeux vifs et moqueurs : on n'est pas bien sûr qu'il croie à ses contes, mais il veut absolument nous les faire croire !

Il aime les enfants et ils l'entourent dès qu'il paraît sur la grève en fumant sa pipe.

Il répond généralement à leurs questions par une histoire.

— Y a-t-il des loups dans la montagne, père Simon ?

— Ben des ours mais plus de loups ! Il y en avait dans ma jeunesse et ils en faisaient un ravage dans le pays ! Chaque hiver, rien qu'à Percé, ils dévoraient une bonne douzaine de moutons. Mêmement, les gens n'étaient pas en sûreté, et j'ai vu souvent, en traversant la montagne, briller à travers les branches des yeux rouges comme des braises ardentes.

Quand il fallait aller au bois un peu loin, on s'y

rendait à trois ou quatre en ayant soin de ne pas se séparer: il fallait avoir nos fusils et marcher d'un pas, ferme mais pas trop vite... que si vous aviez pris à courir, les maudites bêtes couraient derrière vous! C'était comme une chasse à l'envers, le gibier poursuivant le chasseur! La meute enragée ne vous lâchait compagnie qu'aux premières maisons du village.

Dans le temps, on a beaucoup parlé d'un colporteur qui eut l'imprudence de s'engager seul, à la bruyante, sur le chemin qui sépare les grands bois, entre Percé et l'Anse du Cap.

Il fut trouvé à moitié dévoré, le pauvre diable!

En hiver, les vilaines bêtes devenaient enrégées de faim. On les entendait hurler dans le lointain, puis tout près. Elles venaient rôder autour de nos maisons: les chiens, à leur approche, devenaient furieux à leur tour et essayaient de passer à travers les murs, car vous comprenez, on les empêchait de sortir!

Cela faisait un vacarme de hurlements dehors et de hurlements dedans, car les petits enfants, effrayantés, criaient aussi fort qu'ils pouvaient avec les chiens et les loups!

J'ai souvent tiré du fusil par les fenêtres pour les mettre en fuite. Pouah! Il en tombait un ou deux mais les autres s'en allaient rien qu'au p'tit matin.

Mais je ne vous ai pas dit le plus curieux. Vers la fin de mars, les loups disparaissaient tout à coup; jusqu'à l'hiver suivant, on ne les voyait pas plus qu'on ne les entendait.

Et ça, mes enfants, parce qu'il y avait dans la montagne un malfaisant qu'on appelait le Mène-Loup. Il était, comme qui dirait, le berger des loups. Chaque année, au mi-temps de la fonte des neiges, le sorcier, — vous entendez bien que ce n'était pas un homme naturel, — assemblait tous les loups de la région pour les emmener Dieu sait où; et aux environs de la Toussaint, il les ramenait ici!

C'était la nuit qu'il rapaillait ses bêtes; de partout, elles venaient à son appel: elles sortaient des fourrés, montaient des précipices, dégringolaient les pentes et elles se mettaient à la queue les unes des autres. C'était pas une procession de petite longueur!

Sur le coup de minuit, la bande se mettait en marche, le Berger en avant de son effrayant troupeau.

La menée défilait en faisant de grands détours pour éviter de passer devant les Croix. Et c'est pourtant près de la croix du quatrième rang que mon ami Beauchêne a, de ses yeux, vu le Mène-Loup!

Il était en avant de son maudit troupeau: ses yeux jetaient des flambes rouges, il avait des cornes sur la tête, et pas un poil de cheveu sur son crâne blanc.

Les jarrets coupés par la peur, Beauchêne a vu les loups à cent pas de lui: ils auraient pu le dévorer tout vif... mais non! Ils défilèrent devant lui sans seulement le regarder, Quand les mauvaises bêtes furent loin, le Berger se dévira et lui fit des grands gestes de menace en criant des mots que le pauvre Beauchêne ne comprit pas, mais bien entendu qu'il lui jetait un sort!

De ce moment, il se mit à trembler comme les feuilles dans le vent: pendant quatre mois sa tremblotte alla toujours de mal en pis et il partit pour l'autre monde avec les dernières feuilles d'automne, le pauvre homme!

Ce malheur fit parler tout le village et si on avait tous peur, j'ai pas besoin de vous le dire!

Moi pour un, quand je me couchais, j'enfonçais la tête sous les couvertes, crainte de voir l'ombre du Berger du diable passer sur les vitres, car c'était le temps pour lui de ramener ses loups dans la montagne.

Notre Curé, au courant de ce qui se passait, fit planter une grande croix dans la forêt où les chemins se croisent. Il la bénit dans toutes les cérémonies et entouré des gens de la paroisse. Il nous fit un vré beau sermon où il disait que le bon Dieu est plus puissant que le diable et ses suppôts et que, sûrement, Il les chasserait de nos parages si on Le priaît avec confiance.

Comme de bonne, c'était une croix de bois; après avoir résisté longtemps, elle finit par pourrir, un coup de vent la racheva... mais le vieux curé était mort et l'autre y pensait pas!

Ben, croyez-moi ou pas, c'est vré comme je vous parle, les peurs et les mauvaises rencontres ont recommencé et le Mène-Loup n'a-t-il pas reparu!

Et ses troupes de loups passaient là-bas, sur la croupe de la montagne, et mon ami, le Meunier, qui couchait dans sa blûterie, les a comptés, une nuit, tant

qu'il n'a pas été fatigué de compter... et il en passait encore!

Les mauvaises langues et ceux qui ne veulent croire à rien ont dit qu'il devait être saoul ce soir-là, que c'étaient des visions d'ivrogne. C'est vré qu'il prenait souvent un coup de trop... tout de même, c'était pas un menteur, mon ami, et les loups devaient y être quand il les comptait!

Pour lors, le Curé a fait comme l'ancien. Vous savez, faire comme les anciens, c'est encore la meilleure méthode!

Il a mis là une belle croix en cèdre sur une base de ciment. Vous pouvez la voir, elle est toujours là, la croix aux loups, et il n'y a plus ni loups, ni Berger de loups, on a la paix, enfin!

CAPITAINE JOS

CAPITAINE JOS

Il faisait une chaleur torride dans la salle de la cour Juvénile: le juge, dûment drapé dans sa toge de soie, s'épongeait la figure en soupirant.

La séance allait s'ouvrir... Que n'était-il à la campagne, flânant dans les bois ou étendu sur la grève, au lieu d'être en train de fondre par une chaleur de 90 degrés, en attendant de juger les petits vauriens, qu'à l'instant, lui amenait l'homme de police: gras, rose, souriant, ce dernier ressemblait plus à la Gaieté ambulante qu'à la Justice vengeresse.

Le juge regarde les accusés: trois petits garçons dont l'aîné peut avoir dix ans et les autres un peu moins.

— Voyons, de quel crime sont coupables ces trois bonshommes?

Il ne tarde pas à ouvrir les yeux: ces enfants font partie d'une bande organisée de petits voleurs qui déjouent la surveillance de la police depuis plusieurs semaines: ils volent des pigeons, des poules, des œufs, du linge séchant sur les cordes.

Le plus grand est un bel enfant blond, il a des yeux limpides et intelligents. Il a fièrement donné son nom:

— Capitaine Jos.

— Jos... qui?

— Capitaine Jos...

— Mais le nom de ton père?

— Verrier, mais je ne porte pas ce nom-là!

Il répond aux questions brièvement et en toute franchise. Il admet qu'il est le chef de la bande, qu'il a sous ses ordres des gamins qui volent et vendent et qu'ils partagent le produit de leurs larcins. Mais il refuse net de nommer ceux qui n'ont pas été pris avec lui.

Il n'est ni effronté, ni timide. Il est de si petite taille qu'il disparaît dans la boîte des accusés; alors, l'agent de police l'a assis sur la tablette de la

tribune: ses jambes nues se balancent en dehors pendant que ses yeux clairs et audacieux regardent le juge bien en face.

Celui-ci le questionne, demande des détails et Capitaine répond bien.

— Mais vous êtes de véritables voleurs, petits misérables! s'écrie le juge, confondu par la perfection de leur organisation.

— Moi, monsieur le juge, je ne suis pas un voleur. Je commande, je distribue l'ouvrage, mais je ne vole pas.

On dirait, à l'entendre, qu'il est un modèle d'honnêteté, et il est si ingénument convaincu de son innocence, si fier de n'être pas celui qui vole, que le juge et les employés de la Cour dissimulent mal leur envie de rire: il leur semble être au théâtre et assister à la comédie.

Pendant l'interrogatoire de Jos, ses compagnons l'ont regardé et écouté avec une admiration évidente, ils admettent qu'ils sont les voleurs et que Jos est leur chef mais ne *travaille* pas.

Quand le juge remet la sentence au lendemain,

ils s'en vont tous trois, avec leurs airs d'anges déchus, intimidés peut-être, mais pas honteux. Leur chef a bien parlé, ils se sentent des personnages, et le juge et les agents de police paraissent bons... c'est moins terrible qu'ils ne l'avaient redouté.

Au moment de franchir la porte, Jos, qui suivait lentement, se retourne et revient rapidement vers le juge.

— Je voudrais vous parler, M. le juge, à vous seul.

— Des révélations importantes? ricane le juge.

— Oui, dit gravement l'enfant. Le sourire a disparu et il est très ému. Il suit le juge dans la pièce voisine.

— Voilà, M. le juge, si je suis enfermé jusqu'à demain, Céline mourra de faim.

— Un chat, un chien?

— Une petite fille dont j'ai soin. Elle n'a pas mangé depuis hier soir quand on m'a arrêté... elle ne sait pas où je suis... elle m'attend...

Des larmes maintenant remplissent ses beaux yeux et étouffent sa voix.



Ses yeux clairs et audacieux
regardent le juge bien en face.

— C'est ta petite sœur?

— Non.

— Alors, qui est-elle, cette Céline? Assieds-toi, là, et raconte-moi tout si tu veux que je fasse quelque chose pour t'aider.

Le pauvre petit Jos a perdu son bel air de Capitaine: il sort de sa poche un chiffon malpropre avec lequel il essuie vigoureusement ses larmes, et regardant le juge dans les yeux:

— Céline est à moi, c'est une petite fille que j'ai volée.

Le juge va bondir sur sa chaise, mais réprimant sa surprise et son impatience, il fait signe au petit de continuer.

— Il y a deux semaines, reprend Jos, plus à l'aise depuis son aveu, je passais dans une ruelle pour mes affaires (le juge sourit) et j'entends pleurer lamentablement.

J'écoute, j'approche d'une fenêtre quasi à ras terre, et je regarde à l'intérieur: c'était une petite fille maigre, difforme, qui se traînait à quatre pattes

en gémissant. Elle était seule. Je pousse la porte et j'entre dans une espèce de cave.

La petite avait si peur qu'elle tremblait en cachant sa figure dans ses mains. Je lui parle, je la rassure, et elle me dit qu'elle demeurait avec une femme qu'elle appelait la Vieille, qui la laissait toute la journée seule, et qui la battait et lui donnait des coups de pied quand elle revenait.

— As-tu déjà marché? que je lui dis.

— Oui, mais je ne peux plus me tenir sur mes jambes, c'est pour ça que la Vieille me bat.

J'ai été maltraité par mon père, M. le juge, je sais ce que c'est, et cette pauvre petite fille si maigre, ça me faisait pitié!

— C'est pas ta mère, ni ta grand'mère, cette Vieille mauvaise?

— Ah! non, bien sûr!

— Veux-tu venir avec moi?

— Je le voudrais mais je ne peux pas te suivre... tu vois bien!...

Et là voilà encore à brailler.

— Pleure pas et attends-moi, je vais t'emmener en voiture!

Faut vous dire, M. le juge, qu'en venant, au coin d'une rue voisine, j'avais remarqué une petite expresse, en dedans d'une clôture de jardin, mais facile à prendre.

Je regarde bien autour... personne! Je tire la voiture et je me sauve par une autre rue.

J'embarque la petite et son butin (pas gros de linge, allez!) et je file à l'autre bout de la ruelle. Puis, je fais un grand détour, en marchant tranquillement, et j'amène Céline chez nous.

— Chez tes parents?

— Je n'ai plus de parents. Maman est morte l'année dernière. Papa s'est sauvé et m'a laissé tout seul dans la cabane qu'il avait arrangée dans un vieux hangar avant la mort de maman...

De grosses larmes encore remplissent ses yeux.

— Tu l'aimais ta maman?

Il joignit les mains:

— Oh! oui, et papa la maltraitait et j'essayais de la défendre... j'avais toujours peur qu'il nous tue

tous les deux... et elle est morte! C'était mieux pour elle, mais moi, sans elle!

— Et Céline, alors?

Avec courage, Jos refoule ses larmes et continue:

— Ce n'est pas beau chez nous, mais j'ai donné à Céline tout mon foin pour faire son lit. Le matin, avant de partir, et le soir, quand j'arrive, je lui donne à manger... et elle est contente parce que la Vieille ne lui fait plus mal... elle ne braille plus, je lui ai dit que ça, je ne peux pas l'endurer!... ça me fait voir maman quand elle pleurait.

— Quel âge a-t-elle, cette petite fille?

— Peut-être sept ans... huit ans. Elle est si petite et maigre et croche! je ne sais pas et elle non plus...

— Et elle reste seule dans le hangar toute la journée?

— Faut bien: je lui apporte des journaux avec des images, des bouts de bois, et elle dit que ce sont des poupées... elle joue avec, elle s'ennuie un peu, peut-être, mais elle est bien chez nous, elle le dit... Ah! mon Dieu! elle n'y est pas bien aujourd'hui! Elle a faim, elle a peur, elle pense peut-être que je ne veux

plus en avoir soin! M. le juge, supplia-t-il, permettez-moi d'aller la chercher, faites-la mettre en prison avec nous autres! Elle va mourir de peur et de faim, toute seule là-bas!

Et il sanglota...

Très ému, le bon juge posa la main sur l'épaule de l'enfant.

— Allons, sois un homme! Nous allons ensemble aller chercher ta Céline. Viens.

En auto, et guidés par Jos, ils arrivèrent au taudis que l'enfant appelait son chez-lui. La petite fille était au désespoir mais elle fut vite consolée.

On la porta dans la voiture qui prit la direction de l'orphelinat des Sœurs Grises.

Chemin faisant, le juge expliqua à Jos qu'il allait les confier aux religieuses pour être élevés et instruits: qu'ils pourraient se voir souvent, qu'on soignerait Céline et que peut-être on la guérirait.

— Et je n'irai pas en prison?

— Non, mon pauvre petit. Les bonnes Sœurs vont essayer de faire de toi un bon et honnête garçon.

Promets-moi d'être obéissant et d'oublier que tu as été un voleur!

— Oh! M. le juge! je n'ai volé que Céline et la voiture pour l'emporter! Mais je vous promets de ne plus rien dérober et d'être bon et de bien étudier. Il y a longtemps que je veux aller à l'école, mais le père ne voulait pas... il était si mauvais! Quand il est parti, parce que la police était après lui, j'ai été bien débarrassé! Il est peut-être mort? Ce serait une bonne affaire! Il est tant mauvais, et je le déteste!

— Tais-toi! tais-toi, pauvre petit!

Le juge, en soupirant, se disait: Voilà comment sont pervertis tant de pauvres petits enfants! Un père indigne, la faim qui les pousse et abandonnés comme des chiens...

En voilà deux, au moins, que nous sauverons!

MADELEINE DE VERCHÈRES

MADELEINE DE VERCHERES

Il y a deux manières d'apprendre l'histoire du Canada. Il y a la manière ennuyeuse toute en dates et en récits secs et succincts des faits à retenir, et il y a l'histoire vivante où les personnages sont représentés tels qu'ils étaient, dans leur cadre, et entourés de leurs familles et de leurs amis.

Inutile de vous dire, mes enfants, que c'est cette dernière méthode qui est la meilleure, celle qui creuse dans l'esprit une empreinte durable.

On vous a, sans doute, parlé déjà de cette héroïne canadienne de votre âge, Madeleine de Verchères. Je vais tenter de vous la faire connaître dans l'intimité. Nous allons reculer, avec elle, à deux cents ans en arrière, pour regarder un des aspects de la vie canadienne à cette époque.

Le père de Madeleine, François-Jarret de Verchères, vint au Canada, tout jeune officier, dans le régiment du Prince de Carignan en 1665.

Il se fixa dans le pays, et en 1672, il obtint la Seigneurie de Verchères, située à mi-chemin, à peu près, entre Sorel et Montréal.

Le fort Richelieu d'un côté, le fort Chambly de l'autre avaient une importance considérable, la défense y était fortement organisée, mais ils étaient trop éloignés de Verchères pour être d'un grand secours en cas d'attaque inattendue.

Or, ces attaques des sauvages étaient aussi fréquentes que sournoises et brutales. Les Iroquois arrivaient à l'improviste, se jetaient sur les habitants dans les champs, les massacraient et brûlaient leurs maisons.

Aussi les Canadiens étaient-ils constamment sur la défensive.

Chaque Seigneurie avait son fort, bâti près de la maison seigneuriale et entouré d'une haute palissade de pieux, fermée par une porte solide.

A la première alerte, les habitants accouraient

s'y réfugier avec leur famille et aidaient à repousser les agresseurs.

Dans cette enceinte fortifiée, une poignée d'hommes armés pouvaient facilement tenir en échec une centaine de sauvages jusqu'à l'arrivée du secours.

Verchères avait donc son fort et son rempart de pieux.

Madeleine était la quatrième des douze enfants du Seigneur de Verchères. Elle avait grandi au milieu d'alertes continuelles, elle avait vu les Iroquois attaquer leur demeure et elle avait vu aussi s'organiser la défense.

Comme tous les enfants, elle aimait à suivre les hommes au travail dans les champs, et plus d'une fois, elle avait dû courir avec eux pour fuir les ennemis signalés par les sentinelles, qui faisaient continuellement bonne garde.

L'année précédant celle qui nous occupe, un des frères de Madeleine, âgé de seize ans, et son beau-frère, avaient été tués traîtreusement par les sauvages.

Madeleine était intelligente, brave, grande, vigoureuse et d'une force de caractère peu ordinaire.

Elle avait quatorze ans. Comme je vous l'ai dit, elle avait l'expérience de ces dangereuses surprises, et elle avait même déjà aidé à repousser les Iroquois.

Je ne dis pas cela pour diminuer sa gloire, mais pour vous faire comprendre qu'elle est bien de son époque, élevée au milieu de dangers de toutes sortes et préparée, par une éducation presque virile, à être l'héroïne que nous admirons.

Sa belle histoire mérite d'être connue universellement et conservée chez nous. Les guerrières de son âge sont rares, même dans l'Histoire du Monde!

Madeleine est évocatrice d'un passé de vaillance et de souffrances où les femmes et les enfants héroïques ne se comptaient pas et où il n'était pas rare de rencontrer des mères de famille de quinze ans.

J'ai entre les mains la reproduction de deux manuscrits conservés aux Archives Nationales.

Le premier est une lettre de Madeleine à Madame de Maurepas lui racontant l'exploit qui l'illustra.

Le second, dont une partie se rapporte au même fait, est un long rapport, écrit à la demande du gou-

verneur, M. de Beauharnois, pour être envoyé en France.

L'écriture délicate, rapide, ardente, énergique, est révélatrice: elle nous prouve que cette enfant était déjà une femme par le jugement et par le caractère.

C'est de ces deux documents que j'ai tiré le récit dont tous les détails sont authentiques.

C'est le matin du 22 octobre 1692 que Madeleine, accompagnée d'un domestique nommé Laviolette, franchit la porte du fort pour se rendre au bord de la rivière à une distance d'environ 150 verges.

Un coup de feu suivi de cris perçants l'avertit d'une surprise des Iroquois et, en même temps, elle entendait, venant du fort, un appel angoissé:

— Vite! Vite! Mademoiselle! Revenez! Les Iroquois sont là!

Madeleine et Laviolette coururent vers le fort en criant: «Aux armes! Aux armes!» pendant qu'une cinquantaine de balles sifflaient autour d'eux.

La jeune fille était poursuivie de si près, qu'aux abords de la porte, un sauvage la saisit par son fichu; avec un sang-froid étonnant et sans ralentir sa course,

elle dénoua le mouchoir qui resta aux mains de l'ennemi pendant qu'elle se jetait dans la porte ouverte qu'elle referma avec une force doublée par la frayeur.

Or, M. de Verchères était à Québec appelé d'urgence par le Gouverneur et Mme de Verchères était à Montréal. Il n'y avait dans le fort que deux soldats et, au manoir, un vieillard, Laviolette, les deux jeunes frères de Madeleine, quelques femmes et des jeunes enfants.

Madeleine, en y entrant, croyait trouver les soldats préparant la défense. Loin de là, tremblants de peur, ils s'étaient réfugiés dans la redoute reliée au fort par un souterrain et où se trouvaient les armes et les munitions. Elle les y surprit tenant une mèche allumée et en train de faire sauter la forteresse par crainte d'être pris et scalpés.

Indignée, elle les traite de misérables, leur ordonne d'éteindre la mèche et de la suivre: elle parle avec une telle autorité qu'elle est obéie.

Et la voilà qui se coiffe d'un casque de soldat, s'arme d'un fusil, en distribue à ceux qui peuvent tirer et assigne un poste à chacun.

S'adressant à ses frères dont l'aîné n'avait que douze ans: «Combattons avec vaillance, leur dit-elle. Souvenez-vous des leçons que notre père nous a si souvent données: que les gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du roi».

Ces petits garçons avaient autant de fierté et de courage que leur sœur, ils se défendirent comme des hommes.

Ayant tout organisé, Madeleine chargea elle-même le canon et le tira: «Non seulement pour effrayer les Iroquois en leur faisant voir que nous étions en état de nous défendre, écrit-elle, mais aussi pour prévenir du danger les soldats des autres forts».

Accompagnée de Laviolette, elle fit ensuite le tour de la palissade pour y réparer les brèches, elle-même aidant à soulever les énormes pieux.

C'est après qu'elle eût ainsi tout disposé que l'attention de Madeleine fut attirée par un canot qui s'approchait de la rive. Elle reconnut un de leurs voisins, Pierre Fontaine, et sa famille qui revenaient de Montréal.

De loin, les Iroquois aussi guettaient; Madeleine vit le grand danger des arrivants. Elle dit aux soldats d'aller à leur rencontre. Leur hésitation étant visible — ils étaient vraiment des lâches, — Madeleine n'insista pas: elle ordonna à Laviolette de se tenir près de la porte entr'ouverte et, seule, cette petite fille, le fusil sur l'épaule, alla au-devant des Fontaine qu'elle accompagna jusqu'au fort, sous les yeux des sauvages, qui, croyant à une ruse pour les attirer à portée des fusils, ne les attaquèrent pas.

Ce renfort arrivait à propos: la jeune commandante, ayant armé et placé les nouveaux venus, continua à faire tirer le canon.

La journée se passa ainsi à échanger des coups de feu qui n'atteignaient pas les gens du fort et tuèrent quelques sauvages.

Ces derniers attendaient la nuit pour attaquer: elle vint, froide, obscure et orageuse.

Madeleine ne changea rien à ses dispositions et, toute la nuit, de la redoute au fort et du fort à la retoute, on entendait, à tout moment, les sentinelles s'appeler et se répondre: «Bon quart! — Bon quart!»

«On aurait cru, à nous entendre, écrit-elle, que le fort était rempli d'hommes de guerre.»

Les Iroquois, trompés par les apparences, n'osèrent s'approcher, mais ils ne s'en allèrent pas, et de loin, ils faisaient feu sur le fort.

«Je puis dire avec vérité, continue notre héroïne, que je fus deux fois quarante-huit heures sans dormir et sans manger. Je n'entrai pas une seule fois dans la maison. Je me tenais sur le bastion ou bien j'allais voir de quelle manière on se comportait dans la redoute. Je paraissais toujours avec un air riant et gai et j'encourageais ma petite troupe par l'espérance que je leur donnais d'un prochain secours. Le huitième jour, car nous fîmes huit jours dans de continuelles alarmes, toujours à la vue de nos ennemis et exposés à leur fureur et à leur barbarie, le huitième jour, enfin, M. de la Monnerie arriva avec quarante soldats.»

Madeleine fit ouvrir la porte :

«En apercevant M. de la Monnerie, dit-elle, je le saluai par ces paroles : «Monsieur, soyez le bienvenu, je vous rends les armes!»

— Mademoiselle, répondit-il d'un air galant, elles sont en bonnes mains.

— Meilleures que vous ne croyez, lui répliquai-je.

Il visita le fort, le trouva bien défendu, une sentinelle sur chaque bastion. Et je lui dis : « Monsieur, faites relever ces sentinelles afin qu'elles puissent prendre du repos ; il y a huit jours que nous ne sommes pas descendus de nos bastions ».

Madeleine de Verchères épousa, quelques années après, M. de la Pérade.

Elle raconte, dans le long rapport destiné au Gouverneur, qu'en 1722, elle eut l'occasion de sauver la vie de son mari.

Il avait été attaqué par deux Abénaquis entrés chez lui pour lui chercher querelle.

M. de la Pérade, à la suite d'une vive discussion, les avait mis à la porte. Il les croyait loin quand ils revinrent en poussant leur cri de mort et armés, l'un d'un casse-tête, l'autre, d'une hache avec laquelle il enfonça la porte.

« Il entre comme un furieux, dit Madeleine, lève la hache sur la tête de mon mari qui fut assez adroit

pour parer le coup en se jetant à corps perdu sur le sauvage, mais il n'était pas assez fort pour résister longtemps à cet homme d'une stature gigantesque et dont les forces répondaient à la taille. Un homme de résolution passa fort à propos devant notre maison et entendant le bruit de la lutte, il entra et prêta secours à M. de la Pérade.

«Celui des sauvages qui était armé d'un casse-tête, voyant son compagnon en danger, entre et lève le bras pour décharger son coup sur mon mari.

«Résolue de périr avec lui et suivant les mouvements de mon cœur, je saute, ou plutôt, je vole vers ce sauvage; j'empoigne le casse-tête et je le désarme. Il veut monter sur un coffre, je lui casse les reins et il tombe à mes pieds.

«Je ne fus jamais plus surprise que de me voir, à l'instant, enveloppée par quatre sauvagesses entrées pendant la bataille, je suppose. L'une me prend à la gorge, l'autre aux cheveux après avoir arraché ma coiffe. Les deux autres me saisissent par le corps pour me jeter dans les flammes du foyer.

«Ces femmes étaient furieuses de voir, l'une, son

mari, les autres, leur parent, étendu là, presque sans vie.

«Bientôt, malgré ma résistance, j'allais être traînée dans le feu, quand mon fils, Tariou, âgé de douze ans, animé comme un lion à la vue de son père aux prises avec un sauvage et de sa mère prête à être dévorée par les flammes, s'arme de ce qu'il rencontre; il frappe avec tant de force et de courage sur la tête et les bras des quatre sauvagesses qu'il les oblige à lâcher prise.

«Débarrassées d'elles, je cours au secours de M. de la Pérade.

«Les sauvagesses et Tariou se portèrent en même temps vers les combattants et la mêlée fut générale, mais les Français maîtrisèrent enfin le sauvage qui demanda grâce: elle lui fut accordée.

«Nous crûmes, continue Madeleine, qu'il était plus glorieux de pardonner à notre ennemi vaincu que de le faire mourir.

«Ainsi, je sauvai la vie de mon mari, et mon fils, si jeune, sauva la vie de sa mère.

«Cette action fut aux oreilles de M. de Vaudreuil. Il voulut s'informer du fait par lui-même; il vint exprès

sur les lieux. Il vit la porte brisée, il parla au Français témoin de l'action et qui nous avait aidés, et il sut, dans la suite, des sauvages mêmes, la vérité de ce que je viens d'exposer.»

Mon histoire vous donne une idée de la vie de ces premiers Canadiens. Vous y admirez le courage et la décision d'une petite fille de quatorze ans, d'un petit garçon de douze ans qui exposent leur vie sans hésitation, l'une pour défendre la vie de sa famille et la sienne et l'autre pour sauver sa mère.

Ce sont de grandes leçons qu'il faut retenir.

Madeleine de Verchères est l'une de nos pures gloires nationales et j'espère que j'aurai contribué un peu à vous la faire connaître et admirer.

LE VOYAGE DES ROIS MAGES

LE VOYAGE DES ROIS MAGES

Les trois Rois Mages, venus d'Orient, se rendaient à Bethléem guidés par l'étoile, qui, doucement, glissait devant eux sur le bleu sans tache du ciel, laissant derrière elle comme une traînée lumineuse.

Ils allaient, montés sur les grands chameaux, suivis des pages et des serviteurs, portant dans des coffrets précieux les présents destinés à l'Enfant-Roi dont la naissance leur avait été miraculeusement révélée.

Gaspard offrait la myrrhe, Balthasar l'or, et Melchior, l'encens.

La lance à l'épaule, les gardes les accompagnaient et derrière chacun d'eux, raides dans leurs armures étincelantes, les écuyers portaient leurs étendards.

Puis venaient les chariots, les mules et des cha-

meaux, tenus en laisse par les esclaves noirs cerclés d'or au cou et à la ceinture.

Ils voyagèrent ainsi, des jours et des jours, attirant les foules quand ils traversaient des villages et des villes. Ils faisaient halte pour prendre leur repos le jour, afin de pouvoir facilement, la nuit, regarder l'étoile qui leur faisait signe de la suivre.

Or, un matin, l'imposant cortège, s'égrenant le long d'un sentier descendant la montagne, se trouva réuni; les trois Rois laissèrent leurs montures, ordonnèrent aux écuyers et aux serviteurs de les attendre pendant qu'ils reconnaîtraient le pays.

Et voilà qu'ils s'égarèrent: le soir venu ils cherchaient encore leur route et leur escorte.

En vain interrogeaient-ils l'horizon: ils ne voyaient poindre ni les casques, ni les lances de leurs gardes; en vain appelaient-ils: l'écho seul leur répondait: la plaine s'étendait devant eux, déserte et silencieuse.

La nuit complète se faisait et dans le ciel, une à une, comme des perles d'or, les étoiles s'allumaient.

Inquiets, ils ne distinguaient plus celle qui s'était

levée là-bas sur leurs palais de marbre et qu'ils avaient si fidèlement suivie.

Ils restaient là, immobiles après avoir beaucoup marché, se demandant où trouver un abri, si pauvre fût-il, où ils se reposeraient.

Mais ils n'apercevaient pas de lumières, aucune fumée ne montait vers le ciel, pas une clochette ne sonnait dans la plaine.

Soudain, Balthasar prêta l'oreille :

— N'entendez-vous rien ? demanda-t-il aux autres.

Melchior et Gaspard écoutèrent attentivement.

— Ne serait-ce pas, dit l'un, le vent qui fait bruire les branches, ou les appels d'un rossignol perdu que l'écho apporte jusqu'à nous ?

Gaspard montra la route :

— Avançons toujours : murmure du vent ou chanson d'oiseau, laissons-nous guider par ce bruit.

A mesure qu'ils avançaient, les sons devenaient plus distincts. C'était maintenant comme un refrain joyeux qui montait dans l'air, s'arrêtait, reprenait, éparpillant ses notes claires dans le silence de la nuit.

Et sous les arbres, très, très loin, une lueur palpait.

Les trois voyageurs firent une exclamation joyeuse: radieuse et auréolée d'argent, leur Etoile resplendissait au-dessus d'eux et filait doucement dans le ciel: rassurés, oublieux de leur fatigue, ils se remirent en marche en pressant le pas.

Les lumières qui éclairaient le lointain devaient être celles de Bethléem, et cependant, l'Etoile les attira en sens inverse. Enfin, elle parut s'immobiliser et ses rayons, comme sept pointes de feu, jetèrent une grande clarté.

Ils arrivaient devant une grotte ouverte dans le roc. Arrêtés à l'entrée, ils virent, dans le fond, un petit enfant couché dans une crèche remplie de paille; une jeune fille agenouillée le contemplait avec amour, et une dizaine de bergers, à genoux aussi, jouaient avec entrain, qui de la flûte, qui de la musette, qui du galoubet, et l'Enfant, souriant, essayait de ses mains mignonnes de saisir les notes qui voltigeaient autour de lui.

Ces grands rois furent émus: silencieusement,

irrésistiblement, ils tombèrent à genoux en arrière des pauvres bergers.

Ils surent dans leur âme qu'ils avaient trouvé le petit roi cherché depuis tant de jours. Ils écoutaient les chansons rustiques qui leur semblaient plus belles que celles que chantaient, devant leur trône d'or, leurs poètes et leurs joueurs de cithare.

Devant l'Enfant, ils avaient oublié leurs titres et leurs royaumes: relégués au dernier rang dans l'humble étable, ils ne songeaient pas à réclamer une meilleure place.

C'est que, miraculeusement, la Grâce divine coulait déjà du cœur du petit Dieu au plus secret d'eux-mêmes, les transformait, les rendait, à l'instar du Maître qu'ils adoraient, doux et humbles comme les bergers si près de la crèche.

Un à un les bergers s'en allèrent et les Rois, à leur tour, s'approchèrent.

Dans un grand tapage, leur suite les avait rejoints et ils offrirent leurs riches cadeaux qui se mêlèrent aux modestes offrandes des pâtres de la montagne.

Et Jésus, qui lit dans les cœurs, acceptait l'encens,

l'or et la myrrhe, les fleurs et les agneaux avec le même sourire, la même bonté qui allait régénérer le monde!

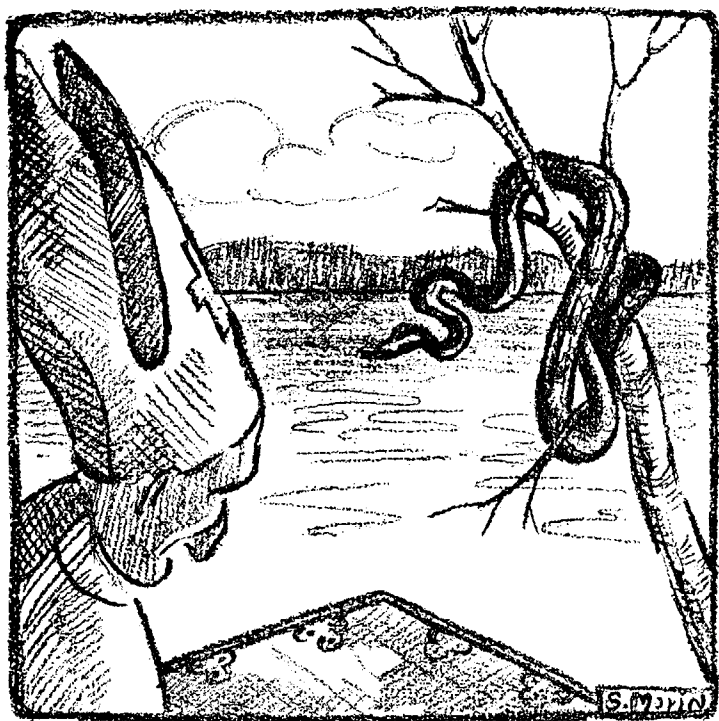
L'Etoile ramena les Rois Mages mais par une autre route pour éviter le méchant roi Hérode.

Et les Enfants de Judée qui les avaient vus passer, si magnifiques, les attendaient, chaque année, à la même époque.

Immobiles sur la route où leur passage les avait éblouis, au clair des étoiles et quand la lune toute ronde rendait la nuit plus belle encore que le jour, ils chantaient, de leur voix de cristal: «Quand donc les Rois descendront-ils de la montagne?»



LEGENDE DE SAINT PATRICE



Le neuvième jour Patrice reparait
courbé sous le poids d'un grand
coffre.

LEGENDE DE SAINT PATRICE

Quand j'étais enfant, j'avais une bonne qui arrivait directement d'Irlande quand elle vint à la maison pour prendre soin de nous.

Quelle étrange et merveilleuse Irlande que celle que nous fit connaître Kate!

Un pays où les habitants sont en communication constante avec les gnomes, les fées, les farfadets, tout un peuple de petits esprits tour à tour malicieux et bienfaisants.

Il y en a partout, dans les bois et autour de la maison, ils rendent des services ou jouent des tours pendables; aussi les tient-on responsables de tout ce qui va de travers à la grange, à l'écurie ou à la maison.

En riant, Kate nous racontait les farces que les petites fées jouaient chez elle, dans la pauvre cabane

de ses parents et soudain il y avait de grosses larmes dans ses yeux car elle regrettait son Irlande lointaine et son enfance pauvre et heureuse.

Son langage rapide et imagé décrivait les petits nains verts, (les goblins), en capes rouges et chapeaux pointus, s'activant pour cacher les clés, voler le sucre, tirer la queue des chevaux à l'écurie afin de les faire hennir au milieu de la nuit.

Elle nous chantait des ballades apprises de sa grand-mère qui elle-même les tenait de la sienne. Sa voix était douce et les airs étaient tristes et remplis de mots que nous ne comprenions pas et qu'elle nous expliquait. Elle nous racontait également l'histoire des grands saints d'Irlande: sainte Brigitte, saint Patrice et d'autres encore, plus saints que les saints des autres pays, c'est pourquoi ils avaient porté leur auréole d'or dès cette vie.

Quelles bonnes soirées passées dans la Nursery,— excusez-moi, mais nous parlions l'anglais avec notre bonne et c'était le nom de cette grande pièce un peu nue où elle nous transportait dans un monde chimé-

rique et gracieux, et je me rends compte maintenant que Kate était un poète merveilleux.

C'est elle qui nous raconta comment leur grand évêque, saint Patrice, délivra l'Irlande des serpents qui l'infestaient.

Malheureusement vous ne l'entendez pas elle, avec son langage pittoresque, le brogue si joli, les gestes animés, l'accent convaincu de la conteuse qui croyait ferme toutes ses histoires.

Mais, tout de même, vous apprendrez ce qu'il importe de savoir.

C'était au temps où les bêtes parlaient et où les évêques comprenaient leur langage.

Or, à la voix de Patrice leur ordonnant de se choisir une autre patrie, tous les serpents avaient obéi sauf un seul, qui, fixé au bord du lac Killarney, refusait absolument de s'en aller.

Patrice résolut de ruser avec son dangereux adversaire. Durant huit jours, il évita les bords du lac, si bien que le serpent se crut débarrassé des importunités de l'évêque.

Mais voilà que le neuvième jour, Patrice reparaît

courbé sous le poids d'un grand coffre en chêne garni de huit solides verrous.

— Vous déménagez, Monseigneur? demande fort irrévérencieusement le serpent ironique.

— Non, mon trésor, répond doucement Patrice.

— Alors, que signifie cette caisse?

— C'est pour vous, mon ami. J'ai moi-même attrapé des rhumatismes au bord de ce lac, c'est pour éviter qu'il vous en arrive autant. Cette caisse vous servira d'abri: quand vous sentirez la fraîcheur dangereuse, vous sauterez dedans et vous serez au sec.

Le serpent était perplexe. Cette sollicitude subite de celui qui avait tant essayé de le chasser ne lui disait rien qui vaille, mais il eût été maladroit de la laisser voir à son prétendu bienfaiteur.

— Ne croyez-vous pas, Monseigneur, que cette boîte soit trop petite pour moi?

— Mais non, cher ami, elle est à votre taille. Entrez-y un instant, vous vous y plairez tellement que j'aurai du mal à vous en faire sortir.

Bon prince, le serpent accepta et se crut bien malin de laisser pendre une partie de sa queue.

— Holà, mon trésor, (en Irlande on fait un grand usage des expressions caressantes), prenez garde ou vous ferez écraser votre belle queue!

Ce disant, il ferma vivement le couvercle sur lequel il appuya de toutes ses forces; après quoi, il poussa les verrous.

— Traître! Félon! clamait le pauvre serpent. Jamais je n'aurais attendu cette lâcheté d'un saint Evêque!

— Tout beau, l'ami, riposte le saint, vous n'aviez qu'à obéir quand je vous priais poliment de déguerpir.

Le serpent se lamentait et suppliait: soudain, après un moment de silence, il dit à Patrice:

— Ecoutez, Monseigneur, laissez-moi sortir, je vous promets de quitter le pays, et auparavant, je vous dirai où est la cassette contenant les pierres précieuses de Tara, l'ancienne capitale des rois d'Irlande.

— Hélas! dit l'apôtre avec componction, ignorez-vous donc que j'ai fait vœu de pauvreté? Ça tombe vraiment on ne peut plus mal!

— Je vous en supplie! Laissez-moi voir encore le beau lac vert où je pensais dormir mon dernier sommeil!

— C'est entendu, répondit Patrice, et demain...

Malgré son grand âge et ses forces débiles, le saint vieillard traîna le coffre jusqu'au bord du lac. Le poussant ensuite, il eut la satisfaction de voir la boîte et son dangereux locataire disparaître sous les eaux au milieu d'un fort remous d'écume qui s'en allait en cercles concentriques de plus en plus étendus.

Cette histoire, mes enfants, est tenue pour vraie par beaucoup des habitants de Killarney: ils ont d'ailleurs la preuve qu'elle est exacte, puisqu'ils entendent, la nuit, une voix lamentable monter du fond des eaux:

— Patrice! Patrice! demain n'est-il pas arrivé? Demain n'arrivera-t-il jamais?

L'infortuné serpent n'avait pas saisi l'intention malicieuse de Patrice quand il lui promettait de dormir son dernier sommeil au fond du lac qu'il aimait tant.

CONTE DE BARBE BLEUE

CONTE DE BARBE BLEUE

Non, mes enfants, ce n'est pas le conte des sept femmes pendues dans l'armoire à la clé d'or.

Mon conte est vrai, c'est même de l'Histoire d'Angleterre et de l'un de ses rois, appelé Henri VIII, qui régnait au commencement du seizième siècle.

Il était riche, savant et puissant. Après avoir vécu de longues années avec sa femme, Anne d'Ara-gon, qu'il avait aimée, il s'en fatigua et la chassa, car il était méchant et il voulait épouser une des filles d'honneur de la reine, jeune et belle comme le jour.

Or il était catholique et ce mariage n'était pas possible: le Pape, Clément VII, refusa d'accorder au roi le divorce qu'il lui avait impérieusement demandé.

Henri VIII, furieux, se sépara violemment d'une Eglise dans laquelle on exigeait d'un souverain comme lui qu'il se pliât à la loi générale.

Il se déclara lui-même Chef ou Pape de l'Église d'Angleterre, entrevoyant que ce serait commode et que cette mesure simplifierait les choses dans l'avenir.

Même dans les contes, et même chez des gens flegmatiques comme les Anglais, de pareils événements entraînent un peu d'agitation.

D'un bout à l'autre du pays s'élevèrent des protestations indignées: des magistrats osèrent défendre Catherine d'Aragon: ils furent envoyés à l'échafaud. Les évêques qui résistèrent au nouveau Chef du clergé anglais furent emprisonnés, brûlés, décapités, hachés menu: Henri VIII n'avait que l'embarras du choix des supplices et une armée de bourreaux attendait ses ordres.

Au milieu de toute cette excitation, la jolie Anne de Boleyn fut épousée par le roi et couronnée. Son bonheur et sa royauté durèrent peu: le roi s'en lassa promptement et il inventa un prétexte pour l'envoyer à l'échafaud.

Le lendemain ou le même jour, — les historiens ne sont pas d'accord sur ce détail, — le roi épousa

Jeanne Seymour. Il ne perdait pas de temps, ce bon roi!

La pauvre petite reine Jeanne mourut de chagrin après avoir vécu un an dans la terreur. Elle laissait un petit enfant qu'elle confia à ses dames en les suppliant de le sauver de son terrible père.

C'est alors que Barbe Bleue vit un délicieux portrait de jeune fille, princesse de la Maison de Clèves. Il s'éprit de cette beauté lointaine et il dépêcha des ambassadeurs en Allemagne pour demander la main de la princesse.

Tandis qu'une brillante escorte la conduisait à son futur époux, Anne de Clèves n'était pas très rassurée: des échos de la tragique histoire de ses devancières étaient parvenus jusqu'à ses oreilles.

Elle avait exprimé ses craintes, supplié son père de ne pas lui donner pour époux un si cruel roi: on ne l'avait pas écoutée. La politique des Cours est inexorable, tant pis pour les petites princesses!

Le roi se rendit à Douvres pour recevoir sa fiancée. Il attendait avec impatience cette charmante

Anne dont le peintre Hans Holbein avait fait une si radieuse image.

Mais voilà! La toile était un chef-d'œuvre, mais elle avait un défaut grave pour un portrait, il n'était pas ressemblant!

La première impression du souverain fut désagréable; il ne la cacha pas, il en fit plutôt étalage, ce qui augmenta la confusion et la gaucherie de la pauvre petite princesse.

Henri VIII ignorait l'allemand, la princesse, qui mourait de peur, ne parlait pas l'anglais.

«Elle ne disait mot, lui ne répondait rien,» ainsi se termina ce touchant entretien.

Le roi, fort en colère, disgracia le ministre qui avait négocié ce mariage. Il aurait aimé faire pendre le peintre infidèle, et n'eût été le danger d'une guerre avec l'Allemagne, il eût rompu le mariage et renvoyé chez elle celle qu'il appelait un laideron.

Anne de Clèves fut donc reine: reine dédaignée, délaissée, errant dans ce palais où nul ne se souciait d'elle et où habitaient les ombres des reines mortes dont elle redoutait le sort.

Essayez d'imaginer les angoisses de la pauvre enfant, sans un ami dans une cour étrangère, où, la sachant en disgrâce, seigneurs et dames la fuyaient avec empressement.

Elle sentait l'indifférence et le dédain du roi se changer graduellement en haine, et elle savait que, pour ce méchant homme, une vie de femme ne pèse guère!

Justement, le roi remarquait alors une adorable adolescente, Catherine Howard. Elle était la fiancée d'un jeune lord, son cousin, qui l'adorait.

Cette idylle n'était pas pour gêner notre homme!

Sa femme l'ennuyait et la fiancée d'un autre lui plaisait? Je vous demande pourquoi il ne l'aurait pas prise?

Le Roi-Pape assembla son grand conseil. Il se passait toutes ses fantaisies mais il tenait à y mettre les formes!

Les conseillers, le nez bas, se souvenaient des audacieux qui s'étaient autrefois opposés aux volontés du maître. Ils eurent peur d'avoir le même sort lamentable et, lâchement, ils déclarèrent, à l'unanimité,

que le roi, ayant été trompé par une ressemblance menteuse, avait le droit et le devoir de choisir une épouse selon son cœur!

Un bon roi se soumet aux désirs de son peuple et Henri VIII envoya un ambassadeur annoncer à la reine Anne qu'il la répudiait; qu'elle aurait désormais pour douaire le château de Richmond et qu'elle serait traitée, à la cour, en princesse royale.

Anne de Clèves fut ravie de cette délivrance inespérée et elle fut tout à fait heureuse le jour où le roi épousa Catherine Howard.

Catherine était jolie, vive, gaie, et tout à fait séduisante.

La cour prit un aspect éblouissant et les fêtes s'y succédèrent.

Anne de Clèves, forcée d'y paraître, faisait triste figure, et la petite reine nouvelle riait, avec ses courtisans, de la reine ancienne et laide.

Elle riait, la pauvre jolie reine, et elle ne devinait pas que sa vie ne tenait qu'à un fil!

Tant que dura la lune de miel, le roi trouva char-

mant tout ce qu'elle disait et faisait: enfantillages, saillies, coquetteries, caprices, extravagances, etc.

Mais un beau jour, le vieux roi devint jaloux. Jaloux de l'ancien amoureux si beau, jaloux des seigneurs qui se disputaient les sourires de la reine. Dans son âme noire, le démon de la jalousie suscita la haine et le soupçon...

Anne de Boleyn avait eu la tête tranchée pour moins que cela: un ordre du tyran envoya la pauvre Catherine au même supplice.

Le frère d'Anne, le duc de Clèves, choisit ce moment pour tenter de faire remonter sa sœur sur le trône.

Mais la placide Allemande, informée de ces démarches, s'émut enfin. Elle renvoya les ambassadeurs de son frère en assurant qu'elle voulait s'en tenir à la volonté du roi.

Elle savait trop ce que cela coûte d'être reine d'Angleterre! Elle n'avait qu'un désir: être oubliée!

Cette soumission flatta Henri VIII: elle lui épargnait une épouse ennuyeuse, et peut-être, dans le cas

où il refuserait de la reprendre, une guerre avec l'Allemagne.

Car admirez avec moi! Ce noble roi eut toutes les habiletés et du calcul jusque dans ses férocités!

Les reines qu'il fit assassiner étaient de pauvres filles nobles, sans crédit et sans défense.

Il n'osa pousser les choses aussi loin avec Catherine d'Aragon et Anne de Clèves parce qu'il redoutait la colère de l'Espagne et celle de l'Allemagne.

Il fut aussi lâche qu'inhumain! Rien ne manqua à sa gloire!

Anne fut donc laissée en paix au fond de son château solitaire.

Le roi se faisait vieux. Il avait déjà eu cinq femmes, cela devenait fastidieux.

Voilà qu'il digérait mal et qu'il souffrait de toutes sortes d'infirmités.

Ce qu'il lui fallait, c'était une épouse austère qui saurait subir ses exigences et ses fureurs de bête fauve; il voulait une garde-malade couronnée et une théologienne de la belle religion qu'il avait fondée.

Lady Parr réunissait ces vertus transcendantes

et elle accepta en tremblant le dangereux honneur auquel elle ne pouvait se soustraire.

Le ciel eut pitié d'elle et celui qui avait couvert son royaume de bûchers et d'échafauds, celui qui avait condamné tant d'innocents à la mort dut mourir à son tour. Après avoir pesé si fort sur la conscience des juges terrestres, il alla, à son tour, se faire juger par le Grand Juge que personne n'influence.

Anne de Clèves lui survécut de longues années. Quand elle mourut, très âgée, elle déclara, à la stupéfaction générale, qu'elle savait l'anglais depuis son enfance, mais qu'elle avait eu la ténacité de paraître l'ignorer pour essayer de sauvegarder sa vie.

Ce fut la moins malheureuse des six femmes de Barbe Bleue, celle à qui on ne demanda rien : elle eut une vie paisible, peut-être parce qu'elle sut se taire ?

Le roi la trouva ennuyeuse mais elle ne l'irrita pas. Elle fut ignorée des Anglais mais elle ne se fit pas d'ennemis parmi eux.

Alors, mes enfants, serait-il vrai que se taire est une grande force et une grande habileté dans ce monde de bavards ?

L'HERITAGE DES FEES DU CANADA

L'HERITAGE DES FEES DU CANADA

Car nous eûmes des fées, dans notre pays, aussi bien que des loups-garous et des farfadets.

Le Mont-Royal était leur grand lieu de réunion.

Pendant très longtemps elles y vécurent heureuses et sans se soucier des humains. On comprend assez que les Peaux-Rouges aient manqué d'exciter l'intérêt de ces belles personnes chimériques et précieuses!

Elles les laissèrent chasser, guerroyer, se poursuivre et se scalper à leur aise, sans se mêler de leurs vilaines affaires.

Elles étaient d'ailleurs fort occupées: du nord au sud, de l'est à l'ouest de notre immense pays, leur activité s'employait de la plus fantastique façon.

Elles se faisaient un jeu d'iriser les aurores bo-

érales, de faire pleurer les érables, de transformer ces larmes en une liqueur savoureuse. Elles suspendaient du corail aux buissons, elles argentaient les truites des grands lacs, elles accrochaient des sonnettes aux serpents dans les forêts et elles donnaient aux grenouilles des voix de bœufs.

Et le soir, après avoir bien travaillé, elles dansaient sur la mousse fleurie sous les rayons de la lune.

Elles étaient très heureuses: libres comme le vent, bonnes, peut-être parce qu'elles ne connaissaient pas les hommes?

Elles furent en émoi quand elles s'aperçurent que des hommes blancs et beaux avaient envahi l'île et qu'ils étaient en train de s'y installer.

Curieuses et amusées, elles surveillaient les allures de ces mortels sans trop s'alarmer de leur nombre qui croissait.

Quelques-uns, en explorant la montagne, avaient entrevu les fées et ils avaient raconté, à leur sujet, des histoires qui intéressaient prodigieusement la jeune colonie.

Il advint qu'un Seigneur français, poète et galant,

convia les fées, ses voisines, au baptême de sa fille, un petit bout de marquise mignonne et rose que les fées, empressées, admirèrent dans son berceau de fine mousseline et de dentelles.

Leurs cœurs mystérieux tressaillirent d'un sentiment tendre et inconnu devant ce petit être faible et ravissant, et chacune voulut lui faire un don: esprit, beauté, bonté, richesse; à tour de rôle, elles offraient ce qu'elles trouvaient plus digne de la petite marquise.

La dernière lui dit «Tu seras, ma mignonne, aussi belle que la rose, et pour te faire la vie plus douce, les fleurs naîtront sous tes pas».

Mais malheur! Il y a toujours une personne oubliée dans les fêtes: chez les fées comme chez les hommes, c'est une faute impardonnable!

Voilà donc qu'entrant en coup de vent, la petite fée offensée entendit le dernier souhait formulé.

— Ma sœur t'a faite rose par la beauté, reprit-elle, je te fais rose par la délicatesse et la sensibilité. Chaque fois qu'autour de toi on coupera ou brisera des fleurs, c'est toi qui en sentiras la douleur.

Et la vilaine, s'étant vengée, s'en alla aussi vite

qu'elle était entrée, au milieu de la consternation générale. On la vit gravir la colline en faisant de grands gestes: elle jetait des semences de fleurs, germes de souffrance pour le bébé qui reposait si doucement dans le duvet de son berceau.

La petite fille devenait forte et belle: un fait cependant inquiétait ses parents: soudain, au milieu de ses jeux, une expression de souffrance crispait sa figure et elle pleurait lamentablement: c'était un maladroit qui brisait une fleur, ou peut-être, l'arrachait.

Les fleurs croissaient à profusion dans les jardins, les bois avoisinants et le long des allées où l'on promenait l'enfant.

Les grands iris bleus ou blancs, les reines des prés légères, les éblouissantes verges d'or, les marguerites, les bluets se pressaient, selon les saisons, dans une splendide confusion; elles s'inclinaient au passage de la petite fille qui tressaillait si on les touchait et qui sanglotait si on les froissait.

Pauvre petite! Belle, bonne, riche, adorée, elle ne pouvait être heureuse: chaque tige qui saignait faisait saigner son cœur.

Les parents, désolés, défendirent de cueillir les fleurs, et ce fut bientôt un envahissement! Les plates-bandes débordaient de fleurs, se prolongeaient dans les allées qui se resserraient tous les jours; il n'y avait plus de sentiers sous bois et les chemins même étaient envahis par les plantes fleuries.

Hélas! il fallait bien sortir du manoir et se frayer un chemin en écrasant les fleurs qui s'ébattaient comme des gerbes fauchées.

Le cœur de la petite marquise saigna tant et si fort qu'il cessa de battre.

Quand elle arriva au paradis, le bon saint Pierre, indigné de la douleur incessante répandue dans sa si courte vie, obtint du grand bon Dieu la permission de chasser toutes les fées du Canada.

Elles s'en allèrent, laissant derrière elles un peu de la malédiction qui avait fait mourir leur petite victime.

Cela vous fera comprendre, mes enfants, pourquoi les Canadiennes ont un cœur délicat, follement sensible, un cœur d'où on ne peut arracher la moindre fleur sans le faire défaillir!

Voilà pourquoi, aussi, les mamans canadiennes essaient de former les cœurs de leurs petites filles avec sagesse et prudence en y mettant du bon sens, de la vertu et beaucoup de volonté.



EST-CE UN CONTE?

EST-CE UN CONTE?

André est à sa table de travail dans sa chambre. Il a dix ans et il est blond et frisé comme un petit Saint-Jean-Baptiste. Son livre est ouvert devant lui, il marmonne des temps de verbe: une mouche se pose sur l'abat-jour et avec de grands gestes, il veut la saisir, puis il fait un moulinet avec son crayon tout en continuant de répéter son verbe machinalement.

Il bâille, il s'étire, il soupire: «Jamais je ne saurai ce verbe, il est trop difficile! Et je serai puni à l'école et papa grondera si mes notes de bulletin de la semaine sont mauvaises»... Il s'attendrit sur lui-même, il appuie sa tête sur ses mains et il se sent bien malheureux.

En se redressant, il aperçoit, assis sur une pile de livres, de sa table, un petit bonhomme, long comme la main, qui le regarde d'un air narquois avec des yeux

noirs et ronds comme des boutons de bottines: il balance ses jambes en se frappant les talons.

Ebahi, André le regarde et ne trouve pas un mot à dire.

— Le chat t'a mangé la langue?

— Non... balbutie le petit garçon.

— As-tu peur de moi?

— Ah! non! je n'ai pas peur du tout!

— Tu n'es pas un capon, alors? je le craignais en voyant des traces de larmes sur ta figure. Et... peut-on savoir quel est ton chagrin?

André hésita, puis, vivement:

— As-tu déjà appris les verbes irréguliers, toi?

— Ah! ah! ah! ricane le petit homme, ce sont les verbes qui causent ton souci? C'est que tu ne sais pas étudier!

— Je voudrais bien t'y voir, toi! riposte André, fâché.

— Oh! oh! monsieur André a les oreilles dans le crin! Non, je n'ai pas appris les verbes d'aucune sorte, c'est que j'ai autre chose à faire! Tout de même, je

veux bien te donner ...un coup de langue pour t'aider, car je m'intéresse à toi.

— Dis-moi ton nom, petit homme! D'où viens-tu! Comment es-tu entré ici?

— Que de questions! Si tu n'es pas studieux, tu es, au moins, curieux et bavard! Je m'appelle l'Attention, et, à ma façon, je suis une espèce de génie bienfaisant. Sans moi, les petits garçons restent toujours étourdis et ignorants: ainsi, toi, si je ne viens à ton aide, tu n'apprendras, ni ce verbe, ni un autre, je te répète que tu ne sais pas étudier et je vais te l'enseigner.

D'abord, au moment de commencer, recueille-toi et dis-toi: c'est le moment d'étudier mes leçons et il faut que je les apprenne et que je ne pense qu'à cela.

Ainsi résolu, tu lis lentement, avec attention, pas tous les temps du verbe, pas même tout un temps de verbe, mais les trois premières lignes. Tu les relis, deux fois, trois fois, attentivement, et tu dis par cœur, plusieurs fois, ces trois lignes.

Mets dans ta tête que ce sont les trois personnes du singulier. Quand tu les sais parfaitement, passe aux trois lignes suivantes. Remarque la différence entre le

singulier et le pluriel, afin de ne pas les confondre, demain. Recommence avec ces trois lignes ce que tu as fait avec les premières et récite ensuite les six lignes ensemble. Quand tu as fini avec un temps, vois le suivant en employant la même méthode: ne permets pas à ton esprit de s'éloigner une seconde de ce que tu étudies. Ne joue pas avec tes doigts, ne chasse pas les mouches, ne bâille pas et surtout ne dis jamais: «Je ne suis pas capable!»

Fais comme je te dis et tu m'en diras des nouvelles demain.»

Il disparut, et André, avec entrain et courage, se mit à étudier; il fut surpris, après une heure, d'avoir fini son travail et d'être sûr de savoir sa leçon.

Le lendemain, quand vint l'heure de l'étude, il monta avec empressement, curieux de voir si le petit bonhomme viendrait, et il disposa ses livres comme la veille.

Il étudiait depuis dix minutes quand il entendit la fanfare: il courut à la fenêtre, siffla l'air entraînant en tambourinant sur les vitres. La musique s'éloigna

et André, à la croisée ouverte, flânait en comptant les passants.

— Comme voilà une heure d'étude bien employée! fit une petite voix pointue.

Le petit homme, installé sur la pile de livres, regardait André revenir à sa place tout confus.

— Mais à quoi penses-tu, petit, de perdre ainsi ton temps! Te voilà tout distrait, tout éparpillé! Tu penses aux vacances, au cirque... Allons! Ramène ton esprit vagabond, mets-le *en étude*! Qu'apprenons-nous, ce soir?

— L'histoire du Canada.

— C'est intéressant d'apprendre l'histoire de ton pays en attendant d'étudier l'histoire du Monde entier.

Un enfant intelligent veut tout savoir de ce qui concerne le Canada. Son histoire n'est pas longue: quatre cents ans sont vite parcourus. Cette histoire est courte et belle, tu verras!

C'est d'abord la découverte du Canada, la vie des premiers colons luttant contre le froid et les sauvages, toute l'histoire de la domination française, puis

la cession et la domination anglaise. Les difficultés entre Français et Anglais, la dureté des derniers, la fierté et le courage des premiers. Les succès obtenus et à quel prix.

Mets ces grandes lignes dans ta mémoire: c'est le canevas: qu'il soit clair, précis, et tu seras tout prêt à apprendre les détails sur chaque étape.

Savoir son histoire par cœur, André, ce n'est pas réciter des mots comme un perroquet, c'est loger, pour toujours, dans sa tête, des faits intéressants qui se relient les uns aux autres et sont complétés les uns par les autres.

Il faut aussi que tu essaies de te représenter les lieux où se déroulaient ces événements, et également, les personnages dont il est question, afin que tout cela soit bien vivant devant tes yeux, alors seulement, chaque détail aura de l'importance pour toi.

Etudier, c'est s'appliquer à comprendre, quand tu comprends bien ta leçon tu l'apprends facilement et tu la retiens.»

Après le départ du petit bonhomme, André se

mettait de tout cœur au travail et chaque jour marquait un progrès sur le jour précédent.

Un soir qu'André était de mauvaise humeur, il grogna quand vint l'heure de monter étudier. En entrant dans sa chambre, il lança son livre sur la table, renversa l'encrier, éclaboussant la muraille et ses vêtements. Désespéré, il appela du secours. La maman, en réparant le désordre, gronda André, non pour l'accident mais pour l'accès d'humeur qui l'avait causé.

Au lieu de reconnaître sa sottise, André s'y entêta, et oubliant le petit bonhomme et ses bonnes résolutions, il se coucha sans avoir étudié.

Quel lendemain! Mauvaises notes! retenue! Ce fut lamentable!

Installé à sa table de travail, le soir de ce triste jour, André était décidé de bien étudier. Un léger froissement lui fit lever les yeux. Le petit homme, à sa place habituelle, avait son air le plus moqueur.

— Tu es content de toi? Quelle belle journée, hein?

— Aussi, pourquoi n'es-tu pas venu hier soir? reprocha le petit garçon.

— Par prudence, mon doux André: j'aurais sûrement été teint en noir et peut-être assommé par tes livres lancés si adroitement!

André baissa la tête en rougissant, puis, bravement:

— Oui, j'ai été vilain, je l'avoue et je le regrette. Je l'ai payé, va, tout a si mal été depuis cette colère!

— On paye généralement ses sottises plus cher qu'elles ne nous ont donné de contentement. Seulement, elles servent à nous rendre plus sage quand on n'est pas bête. Tu as constaté que ta mauvaise humeur et ta paresse t'ont apporté beaucoup d'ennuis, tâche de t'en souvenir.

Je vais te dire un grand secret, petit garçon: tu as des défauts? Eh bien, tout le monde en a et ce sont presque tous les mêmes défauts. La différence entre les bons et les méchants, c'est que les premiers dominent leurs défauts et que les autres se laissent dominer par eux. Les bons sont les maîtres de leurs défauts, les méchants sont les esclaves des leurs. Pense à cela souvent, André. En t'enseignant comment étudier je voudrais aussi t'apprendre à *penser*. Les fleurs, les

mouches et les papillons vivent sans penser : elles fleurissent, elles bourdonnent, ils voltigent, au hasard, dans le soleil ou le vent, mais toi, tu as un cerveau et une âme et il faut t'en servir. Tu serais toujours un être insignifiant si tu ne t'habituais pas à réfléchir, à observer ce qui se passe autour de toi et surtout, en toi. En te connaissant bien, tu verras la cause et la conséquence de tes paroles, de tes actions, de tes omissions : cela deviendra plus facile, alors, d'être le maître de tes défauts, de les commander, et, s'il le faut, de les étouffer...

Il parlait encore quand la maman, entrant dans la chambre, vit qu'André dormait, la tête appuyée sur son livre ouvert.

Elle l'éveilla avec un baiser.

— Tu dors, mon chéri? Tu n'es pas malade?

Et, inquiète, elle passait sa main sur le front bien frais. L'enfant regarda autour de lui, toucha à la pile de livres et soupira : « Ce n'est pas vrai tout cela ! Oh ! maman si tu savais le beau rêve que je faisais et tout

ce que j'ai appris du petit bonhomme qui est venu me voir!»

Et pendant que sa mère rangeait tout sur la table, il se déshabillait en redisant, gravement, les longs discours du petit bonhomme si sage et en regrettant qu'il n'existât pas.

— Mais oui, André, l'Attention existe: c'est un bon petit génie toujours à ta disposition. Appelle-le quand tu étudies, fais-le grimper là, sur tes livres, pour surveiller ton travail. Fais comme si tu le voyais... tu verras comme il t'aidera si tu suis ses conseils.

— Oh! maman! En voilà une vraie bonne idée! *Faire comme si*, c'est souvent presque comme si c'était vrai, n'est-ce pas?

Après un dernier baiser, la maman s'en alla, et André s'endormit dans l'espoir de revoir en rêve son gentil petit professeur que je vous recommande, mes enfants, d'inviter à présider à votre étude du soir.

LA BELLE HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

LA BELLE HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Pour vous faire bien comprendre la merveilleuse histoire de Jeanne d'Arc, je veux vous mettre au courant de ce qui se passait en France à cette époque, vers 1420.

La France et l'Angleterre étaient en guerre depuis des années, on a même appelé cette guerre, la guerre de Cent ans.

Il y avait des interruptions, et les hostilités recommençaient: les Anglais voulaient conquérir la France et, peu à peu, ils s'emparaient du territoire français.

Les armées anglaises sillonnaient la France répandant la ruine et la terreur. Au lieu d'être unis contre l'ennemi, les seigneurs français étaient divisés en deux

factions et se combattaient entre eux. Le roi Charles VI était devenu fou et il était livré sans défense aux intrigues du palais.

Les Anglais, profitant de ces circonstances, redoublaient d'efforts pour s'emparer de nouvelles provinces.

Pour comble de malheur, la faction des seigneurs Bourguignons s'allia traîtreusement aux Anglais et, avec le concours de la reine Isabeau de Bavière, une étrangère qui n'aimait pas la France, elle fit signer, par le pauvre roi fou, un traité par lequel le malheureux donnait sa fille et son royaume au roi d'Angleterre qui devint ainsi, en 1422, roi de France et d'Angleterre et s'installa à Paris. Paris, ainsi que les villes déjà occupées par l'ennemi, acceptait et subissait ce roi étranger.

Le Dauphin, — fils du pauvre roi fou, — avait vaillamment combattu avec son armée et ses seigneurs fidèles, mais les défaites se multipliaient et tous perdaient courage. Il s'était réfugié à Bourges avec des forces tellement réduites que ses ennemis l'appelaient, par dérision, «le roi de Bourges».

Laissons maintenant l'histoire de France et transportons-nous en Lorraine, dans un petit village nommé Domrémy où vivaient Jacques d'Arc et sa famille. Il était le père de Jeanne et elle avait alors quinze ans.

C'était la désolation dans toute la France! Les Anglais semblaient devenir les maîtres partout, et cependant, le peuple ne se résignait pas à croire que la France pourrait ne plus être française!

Ce roi anglais est à Paris, peut-être, mais le Dauphin peut l'en chasser, et sûrement il le fera.

Pendant que les Grands et les Chefs disent: «Tout est perdu!» les petits et les humbles sentent que l'âme de la France est toujours vivante, qu'elle ne peut pas mourir... et ils espèrent.

Chez le père de Jeanne, quand la famille et les voisins s'assemblent, le soir, autour du foyer, ils racontent la misère qui s'étend sur le pays: les moissons écrasées par les armées en marche, les villages incendiés, tant d'hommes tués, les morts abandonnés!

Jeanne, blottie près de sa mère, écoute et toute son âme est remplie d'angoisse et de tristesse. Elle aime la France, elle ne veut pas croire qu'elle est perdue!

«Il faudrait un miracle!» répète-t-on autour d'elle. Un miracle, mais c'est elle qui l'obtiendra du ciel, ce miracle nécessaire! Elle priera!

Au quinzième siècle, il y avait beaucoup de superstitions par tout le monde et surtout dans les campagnes. On croyait volontiers les bois peuplés de sylphes et de fées qui se rassemblaient dans les clairières et autour des fontaines.

Il existait, dans le voisinage même de Jeanne, un arbre immense nommé «l'Arbre des Fées des dames,» et il ne manquait pas de gens crédules pour assurer qu'on y avait vu les fées tenant conseil, et les gens craintifs et prudents se gardaient bien d'en approcher.

Jeanne, élevée par une mère de jugement éclairé, ne croyait pas aux fées, mais elle vivait dans une atmosphère où le merveilleux était chose ordinaire et ses rêves à elle, soit qu'elle dormît, soit qu'elle gardât ses moutons, étaient peuplés d'anges activement occupés des affaires des humains, et c'est en toute confiance et certitude qu'elle implorait son miracle.

— Prenez en pitié, doux Seigneur, la misère du

royaume de France! Envoyez une armée d'anges pour la secourir! disait-elle.

Elle ne pensait qu'à cela. Elle y pensait surtout quand elle était seule et que ses brebis broutaient l'herbe autour d'elle. Ses pieds nus sur la pierre, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains, elle se représentait le Dauphin fugitif et abandonné, l'Anglais détesté prenant, morceau par morceau, toute sa belle France arrosée de tant de sang français!

Derrière la maison s'étendait un grand jardin rempli de vieux arbres, de fleurs et de soleil.

Au fond de ce jardin, à l'abri de tous les yeux et à genoux, Jeanne priait tous les jours et elle ne cessait de redire:

— Mon doux Seigneur! Sauvez la France!

Voilà qu'un jour, une lumière plus éblouissante que celle du soleil enveloppe Jeanne, et, dans ses rayons, se dessine un être de toute beauté.

Extasiée, elle le contemple! Il se penche vers elle et se nomme: c'est saint Michel, et désormais, elle l'appellera Monseigneur Saint Michel.

Il lui parle, il lui dit qu'elle a été choisie par Dieu

pour sauver la France, il lui annonce que deux belles saintes, avec lui, la prépareront pour cette mission inouïe. Elle s'inquiète un peu d'abord, une petite fille comme elle... Il la rassure: — «Quand Dieu le guide, il suffit du plus faible bras pour abattre l'ennemi le plus fort».

Oh! ses rêves! le miracle demandé!... Elle l'accepte dans toute la simplicité de son âme naïve et croyante.

Jeanne ne vit plus que dans l'attente des visites célestes et dans la méditation de tout ce que lui disent ses voix. Elle écoute et elle croit. Tantôt elle voit saint Michel et les saintes, tantôt elle n'entend que leurs voix et elle est baignée dans la lumière merveilleuse. Pendant plus d'une année, les Voix, la Lumière, les Présences la trouvent partout où elle cherche à s'isoler: le jardin, la chapelle du Bois Chenu, la fontaine, l'Arbre des fées.

Les messagers de Dieu prennent son âme pure et ardente: ils la façonnent à leur gré, ils la remplissent de vertus viriles: patriotisme éclairé, intelligence de la situation désespérée de la France, nécessité de

l'action énergique, pitié, sagesse, courage, génie militaire.

Enfin, Jeanne est prête; elle a dix-sept ans.

Saint Michel, le guerrier céleste, portant une cuirasse sur sa robe blanche, lui apparaît une dernière fois.

— Pars! C'est l'heure. Va délivrer la France, Dieu est avec toi.

Docile et courageuse, Jeanne, inspirée par ses voix, va trouver le Seigneur de Baudricourt au village voisin, Vaucouleurs. Il se laisse convaincre et lui donne une petite escorte et il l'accompagne lui-même pour la conduire devant le Dauphin. Elle a revêtu l'uniforme et la cuirasse du soldat et elle paraît toute petite sur le grand cheval qu'on lui a donné.

Le Dauphin s'est dissimulé dans la foule des chevaliers et il a mis, en avant à sa place, un autre seigneur.

Mais Jeanne n'hésite pas, elle va droit au Dauphin et le salue en mettant un genou en terre. Elle lui annonce sa mission et elle lui explique ce qu'ils doivent accomplir tous les deux.

Elle en impose au Dauphin, à ses chefs d'armée et aux savants évêques réunis pour la recevoir; ils admirent sa pureté, sa foi, sa confiance inébranlable dans le succès final, sa connaissance extraordinaire de la situation, tout cela joint à une simplicité d'enfant.

Elle fait tant et si bien qu'elle communique sa foi et son courage au Dauphin: il lui donne le commandement de son armée, bien diminuée, hélas! et avec laquelle, cependant, elle oblige bientôt les Anglais à lever le siège d'Orléans.

Infatigable, elle est partout, elle prévoit tous les dangers, elle déjoue toutes les ruses et elle dirige toute les opérations.

Cette petite fille de dix-sept ans se révèle un grand général.

Après la prise d'Orléans, Jeanne insiste pour conduire, sans tarder, le Dauphin à Reims pour qu'il y soit sacré: il faut un roi français à la France, et ce roi, c'est maintenant Charles VII.

Ardente à l'attaque, inébranlable dans la résistance, l'armée du roi force les Anglais à reculer, elle

reprënd les villes une à une, et Jeanne, radieuse, fait flotter son étendard au front des batailles.

Hélas, à Compiègne qu'assiègent les Bourguignons, Jeanne est faite prisonnière et ces misérables traîtres la livrent aux cruels Anglais.

Pauvre petite Jeanne! Quand le bel archange saint Michel lui montrait le chemin d'Orléans et de Reims, quand il lui prédisait la victoire et la délivrance du royaume, il ne lui avait pas fait voir, dans le lointain, la lueur rouge du bûcher de Rouen!

Jeanne a fidèlement obéi à ses voix, le but est atteint, la France ressuscite et sera sauvée.

Mais ses amis du Ciel se taisent et son roi l'abandonne!

La voilà seule, sans défense, livrée à la haine des Anglais qui redoutent sa puissance et veulent s'en défaire à tout prix.

On l'accuse de sorcellerie, on lui fait un procès odieux où nulle justice n'est observée. Français et Anglais, religieux et laïcs sont unis contre elle pour l'accabler et la condamner.

La pauvre enfant est brûlée vive pour crime de

sorcellerie et d'hérésie. Elle, la sainte enfant, qui, entourée de flammes, conserve sa foi, pardonne à ses bourreaux et aime tant la France qu'elle meurt pour elle avec la certitude d'aller au ciel où il n'y a ni des méchants comme ses juges, ni des ingrats comme son roi!

La mort de Jeanne d'Arc n'arrêta pas la déroute des Anglais. La France s'était reconquise: valeureuse et tenace, elle chassait l'ennemi et quinze ans après le martyre de sainte Jeanne d'Arc, la guerre de Cent ans était finie.

La belle histoire, chers enfants, que celle de Jeanne d'Arc! Priez-la souvent: elle est la patronne des braves, de tous ceux qui ne désespèrent jamais même quand tout semble perdu.

Elle est jeune et elle protège les jeunes: elle est énergique et elle donne du courage à ceux qui en manquent: sa foi la rend docile, elle ne doute pas un instant et elle obéit quand ce qu'on lui commande semble extravagant. Elle est la petite sainte aimable, forte et fidèle, aimez-la bien.

OU EST LA JUSTICE

OU EST LA JUSTICE?

Il fait grand jour. A travers la dentelle fine brodée par le froid sur les vitres de la fenêtre, un soleil clair pénètre dans la chambre des enfants.

Michel et Alice sont en train de se réveiller: ils sont de mauvaise humeur et ils échangent des regards hostiles à travers le treillis de leurs couchettes.

— Levez-vous donc, dit leur bonne impatientée, les autres ont fini de déjeuner, il est plus de huit heures.

— Pas ces bas-là, grogne Michel, je veux les bleus!

— Moi, je ne veux pas que tu brosses mes cheveux! pleurniche Alice.

A cet instant on entend la voix de la maman à l'autre étage:

— N'oubliez pas, Caroline, de donner du lait chaud à la chatte puisqu'elle a ses petits chats...

Les enfants se redressent vivement, ils se regardent d'un air stupéfait, puis, ensemble, d'un bond, ils sautent en bas de leurs lits et nu-pieds, en chemises de nuit, ils dégringolent l'escalier et se précipitent vers la cuisine en criant à tue-tête: — Mimi a des petits chats! Mimi a des petits chats!

Dans une grande boîte en arrière du poêle, on aperçoit la chatte et on entend piauler les chatons.

Ravis, à genoux à côté de la boîte, les enfants touchent timidement les petites boules de fourrure.

Ils n'entendent même pas leur bonne qui gronde et veut les ramener s'habiller.

— Qu'ils sont petits! On dirait des souris!

— Il y en a trois, un pour toi, un pour moi... nous laisserons l'autre à la chatte.

Celle-ci, d'abord inquiète, se rassure et ronronne de contentement.

S'enhardissant, les enfants prennent chacun un des chats et, accompagnés par les lamentations de la

pauvre chatte en peine qui les suit, ils courent à leur maman au salon.

Ils posent les minous sur le tapis et c'est un tapage assourdissant : la chatte miaule désespérément, les chatons piaulent, les enfants dansent autour en poussant des clameurs de joie et la maman rit de tout son cœur.

On réussit enfin à faire monter les petits et à les habiller. Ce n'est pas long.

Ils reviennent s'installer près de la boîte malgré les protestations de Caroline qui les trouve bien encombrants.

— Ils ne nous regardent pas, dit Alice, ils ont des yeux aveugles.

Les enfants s'inquiètent : ce qu'ils apportent aux petits pour manger est dévoré par la chatte.

— Faisons des maisons pour les chats ! Ils auront chacun la leur et Mimi ira les voir, mais elle ne mangera pas tout.

Ils apportent trois boîtes de carton, y installent les chatons, mais la mère fait le tour des *maisons*, ramasse ses enfants et les porte, un à un, dans sa boîte à elle.

— Mimi est leur maman, fait Michel, mais qui est leur père?

— Ils n'ont pas de papa! Il leur faut un papa!...

Les enfants discutent la question et, finalement, leur choix tombe sur le grand cheval de bois, sans crière et sans queue, qui, depuis longtemps, est dans le grenier avec d'autres jouets brisés.

Avec mille difficultés, ils font glisser le cheval dans l'escalier et le traînent à côté de la boîte de la chatte.

— Bon, reste là, toi! Tu es le père de ces petits, surveille-les bien.

Tout cela se fait gravement. La joie des enfants est soudain troublée, ils ont saisi confusément qu'on projette de se débarrasser des pauvres chatons...

Ils sont dans les transes et ils se communiquent leurs craintes. Comment peut-on songer à enlever cruellement leurs enfants à la chatte et au cheval de bois! Et comment pourraient-ils, eux, les sauver de ce sort lamentable?

L'oncle Jules vient d'arriver, il est toujours accompagné de son chien, un superbe policier allemand. Les

enfants l'admirent, mais ils le caressent un peu craintivement.

Ils ont annoncé à l'oncle la venue des chats et le sort qui les menace et le bon oncle a promis d'intervenir.

— Sais-tu, Alice, fait Michel, la tirant à l'écart, c'est Néro qui devrait être le père des petits chats! Le cheval est toujours mort... Néro est vivant, il est fort... il les défendrait.

Voilà qui est convenu: les petits attendent avec impatience que le papa et l'oncle commencent leur partie d'échecs; ils pourront se glisser à la cuisine et y amener Néro qui a disparu.

— Allons! Viens Alice! Allons chercher Néro!

Au même instant, Caroline arrive tout excitée: — «Madame! Monsieur! Néro a mangé les petits chats!»

Les enfants pâlissent et jettent autour d'eux des regards épouvantés et, ô horreur! ils entendent des éclats de rire...

— Oui, répète la cuisinière, il les a avalés tous les trois!

Encore des exclamations et des rires.

Les petits sont là, figés, le cœur gros, des larmes aux yeux: ils se sont rapprochés l'un de l'autre et se tiennent la main: Les chatons sont dévorés! on entend miauler la pauvre chatte, et voilà le méchant Néro qui entre en agitant la queue... on ne le punira donc pas et on rit!

On tape Michel quand il égratigne sa petite sœur ...où est donc la justice?

Les enfants montent se coucher tout bouleversés.

— Il est méchant, Néro! sanglote la petite.

— Et le grand monde, c'est méchant aussi!...ça rit des choses tristes! répond Michel indigné et qui dévore ses larmes.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE

25 NOVEMBRE 1933

PAR

L'IMPRIMERIE POPULAIRE LTÉE

(Éditrice du *Devoir*)

MONTREAL